

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



*Les LÉGENDES du SAINT-LAURENT*



*“La légende attribue à la bonne Ste-Anne le sauvetage d’une jeune femme sauvage de la tribu des Outaouais, devenue l’épouse d’un Canadien du nom de Cadieux, coureur de bois émérite et d’une vive intelligence.”* R.C.

*(Courtoisie du Pacifique Canadien.)*



Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC  
AOUT 1926, Vol. VII, No 4

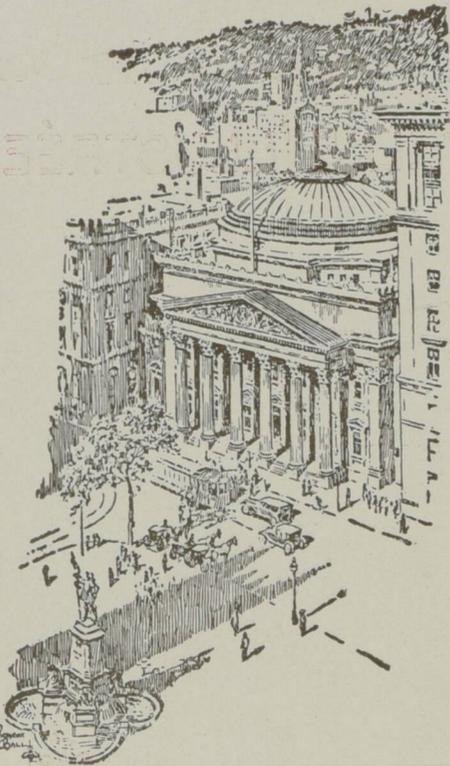
25 SOUS L'EXEMPLAIRE

# La **BANQUE** de **MONTREAL**

ÉTABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE

La **BANQUE** de **MONTREAL** a un département d'épargne dans chacune de ses succursales en Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



## “Comment Protéger vos Biens”

*Demandez cette brochure*

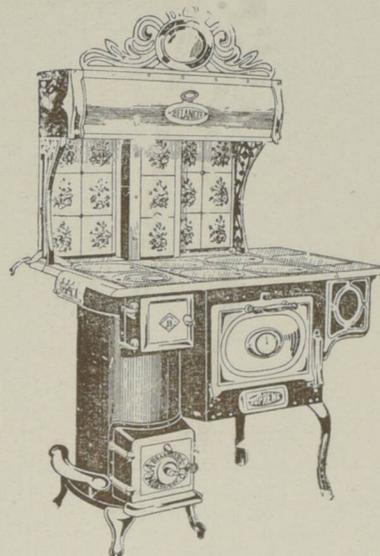
Els vous dit comment vous pouvez assurer l'administration parfaite, économique et profitable de vos biens et de votre succession, en en confiant la gestion à une maison possédant au plus haut degré toutes les garanties de sécurité et de compétence.

### La Société d'Administration Générale

EXECUTRICE TESTAMENTAIRE FIDUCIAIRE

MONTREAL :  
35, rue St-Jacques  
Tél. Harbour 4192

QUÉBEC :  
96, rue St-Pierre  
Tél. 2-1139



N'achetez pas votre **POELE** sans avoir visité notre salle d'échantillons

*Nous avons l'assortiment de poeles le plus considérable et*

**Nos prix défient toute compétition**

**BELANGER & BOLDUCC, Limitée**

119-123, rue du Pont -:- -:- QUEBEC.

# LE TERROIR

## REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VII

QUÉBEC, AOÛT 1926

No 4

LES LÉGENDES DU SAINT LAURENT

### Une Légende de Sainte-Anne

La bonne sainte Anne a toujours été l'objet d'hommages affectueux de la part de ses enfants du Canada français, et bien quelle ne soit devenue officiellement la Patronne du pays qu'en 1876, on la priait bien longtemps avant cela sur terre et sur mer. L'histoire raconte en effet que des matelots bretons en route vers le Canada, et menacés d'un naufrage, promirent d'élever sur la terre canadienne une chapelle à la grande sainte d'Auray, s'ils étaient sauvés. Arrivés sains et saufs quelque temps plus tard, ils s'empressèrent d'accomplir leur vœu, et de là, au commencement du XVIIe siècle, date la dévotion de plus en plus fervente rendue par le peuple canadien, et franco-américain, à la Mère auguste de la sainte Vierge. De nombreux miracles, sous forme de guérisons de maladies et infirmités, ont été enregistrés à Sainte-Anne de Beaupré sans compter les grâces spirituelles inappréciables qui découlent d'un lieu de pèlerinage où la piété de tout un peuple se donne libre cours. Sans prétendre aux vastes proportions ni aux "foules de Lourdes" du célèbre sanctuaire pyrénéen, celui de Sainte-Anne de Beaupré attire plus de cent mille pèlerins par année aux pieds de la grande Thaumaturge. Une relique précieuse de la Sainte y augmente encore la ferveur populaire. Incendiée accidentellement, il y a trois ans, la basilique de Sainte-Anne sera complètement reconstruite d'ici quelques mois dans de vastes et superbes proportions.

La légende attribue à la bonne sainte Anne le sauvetage d'une jeune femme sauvage de la tribu des Outaouais, devenue l'épouse d'un Canadien du nom de Cadieux, coureur des bois émérite et d'une vive intelligence. Très attaché à sa jeune femme et à son bébé, Cadieux fut un jour surpris par un parti d'Iroquois en maraude, comme il se préparait à

aller vendre des fourrures à Montréal. Il se trouvait alors au-dessus des chûtes de Calumet, sur la rivière des Outaouais, et n'eut que le temps de lancer au large le canot portant sa famille, au grand risque de la noyer dans la chute et les rapides. Pour lui, il s'esquiva dans les bois et fut pendant plusieurs jours dans le cas d'être trouvé et torturé par les ennemis. Il finit même par mourir de faim dans une sorte de tombeau qu'il s'était préparé pour lui-même, et dans lequel on le retrouva plus tard, ainsi qu'une longue écorce de bouleau sur laquelle il avait écrit la complainte mélancolique bien connue, dont voici la première strophe :

" Petit rocher de la haute montagne  
Je viens ici finir cette campagne,  
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs,  
En languissant, je vais bientôt mourir."

Quant à la jeune femme, qui était catholique, elle implora la bonne sainte Anne de la sauver ainsi que son enfant, et elle a raconté qu'une dame vêtue de longs voiles et semblant flotter dans les airs avait dirigé le canot à travers les flots écumeux et n'avait disparu que lorsqu'ils avaient atteint les eaux calmes. La femme de Cadieux put ensuite se rendre lentement à Montréal, où elle vécut longtemps encore, protégée par les religieuses.

R. C.

Le plaisir est l'épreuve de la nature, son signe d'approbation. Quand nous sommes heureux, nous sommes toujours bons, mais quand nous sommes bons, nous ne sommes pas toujours heureux.

\* \* \*

Une chose n'est pas nécessairement vraie parce qu'un homme meurt pour elle.

# D'UN MOIS À L'AUTRE

Pendant le mois d'août, Québec travaille à l'organisation de son exposition annuelle. Cette exposition constitue, à la vérité, un bel exemple d'initiative civique et l'on doit en féliciter sincèrement Québec qui, franchement, n'a pas accoutumé de fournir de tels exemples ; du moins, l'on n'a pas coutume de se cacher pour le lui dire.

L'exposition qui va s'ouvrir, le 4 septembre prochain, exactement dans un mois, sera la seizième depuis que cette entreprise a été régulièrement organisée et municipalisée. La population québécoise sait gré aux autorités civiques d'avoir su assurer le succès à peu près complet de cette grande manifestation à la fois agricole, commerciale et industrielle, et qui, à la vérité, pare notre ville d'un prestige qui va bien avec celui qu'elle possède en qualité de ville historique.

L'on s'est plu souvent à critiquer les Québécois, à crier qu'ils n'étaient pas entreprenants ni persévérants, qu'ils ne possédaient aucun esprit d'initiative. Ce fut peut-être vrai en certaines circonstances ; mais il faut leur rendre cette justice qu'en maintes occasions ils ont fait montre d'un esprit civique que plusieurs pourraient leur envier. Leur grande exposition provinciale en est une preuve.

On ignore trop les difficultés énormes auxquelles ont eu à se buter ceux qui avaient à cœur le succès de cette organisation. C'est ainsi que l'entreprise était à peine sortie des langes et commençait à sourire qu'éclatait la grande guerre de 1914-18. Une organisation de cette nature était bien la chose du monde à laquelle on put le moins penser pendant une période aussi agitée que celle-là. Aussi, tout le monde pensait bien que l'Exposition Provinciale de Québec était une affaire à l'eau. Il n'en fut rien. Les autorités tinrent bon, renversèrent tous les obstacles qui s'amoncelaient sur leur route et il arriva même que l'Exposition de 1916, la première de la période de la guerre, fut l'une des plus brillantes de toutes celles qui aient marqué l'existence des seize années de l'Exposition Provinciale de Québec. Car ce fut cette année-là que l'on entreprit de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Ordre du Mérite Agricole, dont on commençait à faire du couronnement des lauréats l'un des articles principaux de chacune des expositions subséquentes.

La persévérance triomphait une fois de plus. Il y eut, par la suite, bien d'autres difficultés d'ordre intérieur et extérieur. Mais l'on sut parfaitement passer à travers avec un égal succès. De sorte que l'on pourrait inscrire sur le portail du Palais Central de l'Exposition Provinciale de Québec, comme devise, cet adage latin "Labor improbus omnia vincit".

Il convient donc de chaudement féliciter ceux qui ont été à la peine et qui sont à présent à l'honneur dans le succès définitif de cette grande entreprise municipale.

Les anciens commissaires comme les membres actuels de la Commission sont tous des hommes d'affaires avisés, progressifs et patriotes. Et ils ont prouvé qu'ils étaient bien cela en assurant le succès de l'Exposition ; se trouvant même, parfois, en but à des critiques injustes de quelques-uns de leurs concitoyens.

\*  
\* \*

L'on annonce que le premier grand congrès pédagogique d'enseignement ménager de la province aura lieu, au début de septembre prochain, à l'Ecole Normale classico-ménagère de Saint-Pascal de Kamouraska qui est, pour ainsi dire, comme la maison-mère de cette charmante classe de nos jeunes filles et de nos femmes canadiennes-françaises qui, tout en cherchant à développer leur esprit et leur intelligence ne dédaignent pas pour cela les humbles travaux du ménage à la maison.

Ce prochain congrès de Saint-Pascal sera tenu sous les auspices des plus hautes autorités civiles et religieuses du pays. C'est dire que cet enseignement ménager a pris, dans notre petite patrie, depuis quelques années, une importance considérable. En effet, l'on sait qu'à présent, grâce au concours du gouvernement provincial, il est répandu dans toute la province qui possède cinq grandes écoles dites ménagères à part les couvents et même les simples écoles élémentaires où l'on a inscrit l'enseignement ménager, théorique et pratique, dans le programme. C'est l'Ecole Ménagère de Saint-Pascal qui fut le berceau et qui demeure le foyer le plus intense de ce précieux enseignement, et, à ce titre, l'Ecole de Saint-Pascal devait justement fournir la scène de ce congrès du genre.

Saint-Pascal lutte un peu sous ce rapport avec le Lac Saint-Jean, où l'Ecole Ménagère de Roberval jouit d'une réputation des plus enviées, égale à celle de l'école de Saint-Pascal. Mais de belles fêtes ont marqué récemment l'inauguration de l'école de Roberval et il était juste que l'on transportât à Saint-Pascal l'enthousiasme des nombreux propagandistes de l'enseignement ménager.

Au cours de ce congrès, sans doute l'on se rendra compte des nombreux progrès réalisés pendant les vingt années que cet enseignement ménager a mis à se répandre dans notre province et l'on cherchera à connaître et à combattre les difficultés qui restent encore à vaincre pour rendre plus parfaite, la tenue de nos ménages, pour mieux connaître et apprécier nos arts domestiques, pour permettre à la femme canadienne d'assurer l'aisance de la famille et le développement économique normal de la nation. Il faut chercher à inculquer aux jeunes filles comme aux jeunes gens l'amour des travaux de la terre, chacun restant dans

son domaine particulier, car l'on ne demandera jamais que le fils du cultivateur s'adonne au travail du métier à tisser et que la jeune fille guide la charrue des labours du printemps et de l'automne.

Pour que la prospérité règne sur la ferme, il faut que chaque intelligence de la famille mette en fonction ses facultés. Comme la mère a contribué autant que le père à l'agrandissement du domaine, grâce à son courage et à sa vaillance, il faut que les filles coopèrent, à la maison, par le filage, le tissage, le tricotage, etc., avec les garçons, les frères, occupés au labour et aux travaux de la récolte.

Nous ne doutons pas que voilà ce en quoi contribuera l'inventaire général que l'on ne manquera pas de faire de notre enseignement ménager à ce tout prochain congrès de l'enseignement ménager à Saint-Pascal.

\*  
\* \*

L'autre jour, sur les bords du vieux lac Ouiatchouan, aujourd'hui lac Bouchette, en plein portique de la vallée du Lac Saint-Jean, l'on couronna l'une des œuvres d'un homme, un saint prêtre qui fut un singulier animateur, un homme d'œuvres, et d'œuvres saintes. Il est mort voilà à peine deux ans, mais toutes ses œuvres vivent et celles que la mort ne lui a pas donné le temps de terminer, des mains pieuses les couronnent.

Voilà une quinzaine d'années, l'abbé Elzéar Delamarre, fatigué, malade, quittait le séminaire de Chicoutimi dont il fut l'un des premiers professeurs, supérieur, directeur, économiste, procureur, préfet des études. Alors, il avait, à travers ses absorbantes préoccupations du séminaire, accompli de multiples œuvres que commandait une ardeur indomptable d'apostolat social et religieux. Il avait, en effet, fondé l'Œuvre de la dévotion à saint Antoine de Padoue, l'Œuvre du Pain des Pauvres de saint Antoine, un Orphelinat pour les filles de l'Œuvre du Pain des Pauvres, le "Messager de saint Antoine" destiné à répandre la dévotion du grand saint, l'Ordre des Sœurs de saint Antoine, etc.

Mais ces travaux l'ont épuisé. En 1902 il avait acheté un terrain du côté nord-ouest du lac Bouchette et y avait construit un "Ermitage" qu'il décora du nom de très douce et pieuse poésie de "San-Tonio". C'est là qu'il alla passer, trois ans, ses vacances. Mis à sa retraite, il s'y installa définitivement. Depuis ce temps, les voyageurs du C. N. R. — ancien Q. & L. St-Jean Ry — en passant le long de la rive est du lac Bouchette, peuvent voir, de l'autre côté du lac, une maisonnette très blanche, perdue dans la verdure des sapins et des épinettes, au flanc d'une colline qui surplombe le lac, véritable château en miniature. C'est là que le bon et saint abbé Delamarre s'était fait ermite, ayant emporté avec lui son "Messager" et son "Œuvre" de saint Antoine. Là, il ajouta à ses œuvres antérieures celle du Petit Séminariste, destiné à procurer des fonds aux enfants pauvres qui veulent s'instruire.

Mais il fallait plus à cette âme ardente et zélée. Il réussit, en moins de dix ans, à faire de son humble Ermitage, un lieu de pèlerinages en train de devenir célèbre, pèlerinages à la Vierge et à saint Antoine de Padoue, son "chevalier". On signale d'éclatants miracles. Déjà, en 1919, on enregistre plus de 20,000 pèlerins à San-Tonio. C'est que l'abbé Delamarre a établi là une réplique de la Grotte de Lourdes et une chapelle de saint Antoine; il a aussi érigé une statue de saint Michel et, tout autour du parc de l'Ermitage, un chemin de la croix dont chaque station se compose de plusieurs personnalités en pierre sculptée, grandeur naturelle, — ce qui nous fait penser à ce fameux calvaire du pieux roman de l'écrivain breton Charles Géniaux, "A l'Ombre du Clocher".

Mais à ce lieu déjà célèbre de pèlerinages qui a son hôtellerie — comme au Moyen-Age — fondée par l'abbé Delamarre en 1922, et son œuvre de Retraites Fermées fondée aussi par lui en 1924, il manquait pour gravir la colline de la Grotte de Lourdes, une "scala sancta". L'abbé Delamarre l'entreprit mais la mort l'arrêta. Les Pères Capucins chargés, après lui, de la desserte de San-Tonio, achevèrent l'œuvre de la Scala Sancta et c'est le 11 août dernier que cette œuvre fut solennellement inaugurée.

\*  
\* \*

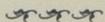
L'un des membres les plus distingués du clergé de Québec, et l'un de nos trop rares savants, M. le Chanoine V.-A. Huard, vient d'être le héros, à l'occasion du cinquantième de son ordination sacerdotale, de belles fêtes qui ont eu pour théâtre un endroit aussi charmant qu'historique, grâce à l'attachement que le héros de cette fête a gardé pour son séminaire de Chicoutimi dont il fut, lors de ses jeunes années de prêtrise, l'un des premiers professeurs.

Les messieurs du séminaire de Chicoutimi possèdent depuis une vingtaine d'années, une vaste maison de campagne et une chapelle, presque à l'extrémité de la Pointe-aux-Alouettes, autrefois la Pointe-Saint-Mathieu.

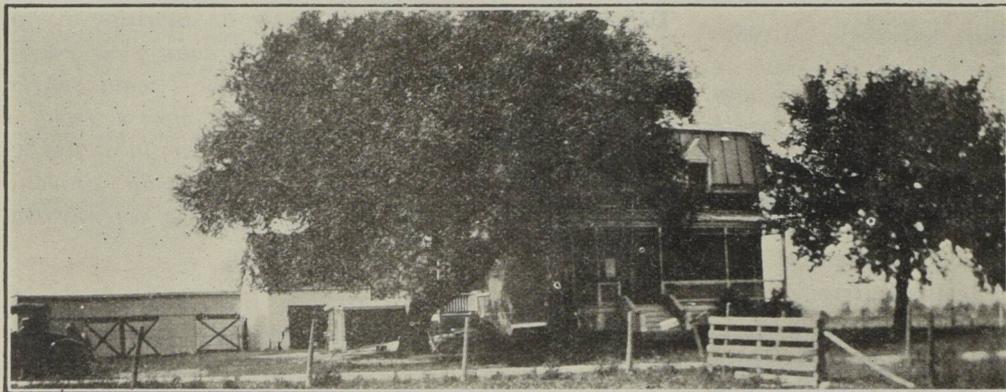
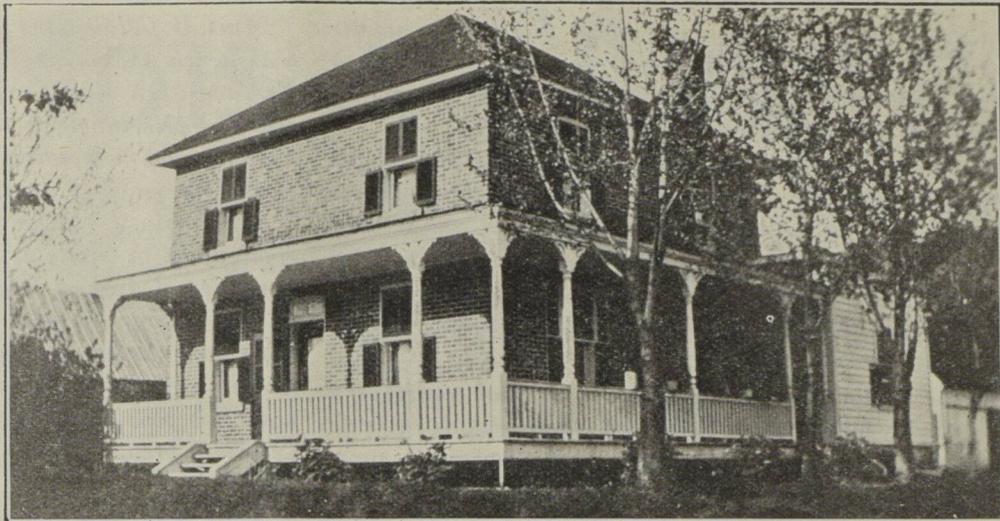
Voilà un endroit incontestablement historique. C'est dans la baie — Baie Sainte-Catherine, dont la Pointe-aux-Alouettes forme un côté, — que le 24 mai 1603, Champlain et Pontgravé arrivèrent après avoir passé un mois et neuf jours sur l'eau; et c'est le lendemain qu'ils mirent pied à terre pour venir rencontrer à l'extrémité de la Pointe-Saint-Mathieu un grand parti d'Indiens. On signa en cet endroit le premier traité de paix entre blancs et sauvages, en Amérique.

Il faut avouer que c'est un endroit idéal pour une conférence de la paix. Les hommes, là, n'éprouvent pas le moins du monde l'envie de s'entretuer. Quand Champlain et ses compagnons arrivèrent sur la Pointe, les Indiens étaient à faire "tabagie". Ils fêtaient une récente victoire remportée sur les Iroquois et, comme preuve, ils

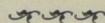
**PAYSAGE ET SCENE  
DU TERROIR**



La résidence de M. Georges Gauthier, agriculteur, à St-Jérôme, Terrebonne.



**PAYSAGE ET SCENE  
DU TERROIR**

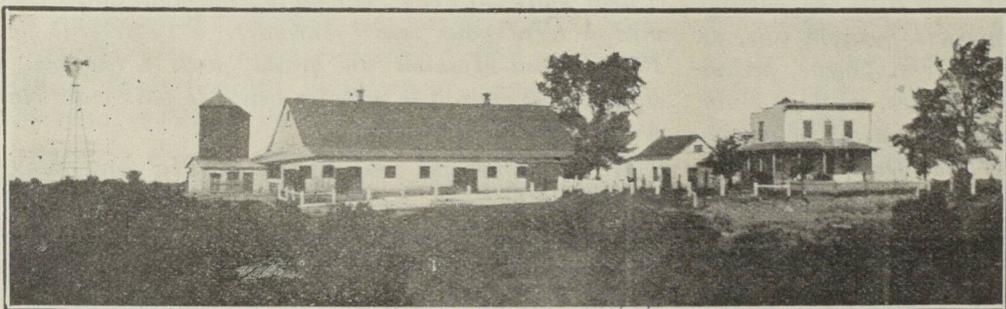


Résidence et dépendances de M. Elzéar Letouneau, agriculteur, à St-Constant de Laprairie.

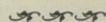
**PAYSAGE ET SCENE  
DU TERROIR**



Champ de patates, 1er prix à l'Exposition du comté de Soulanges, chez M. Ulric Liboiron, agriculteur de St-Télesphère.



**PAYSAGE ET SCENE  
DU TERROIR**



Chez M. Evariste Riopel à L'Épiphanie, Montcalm.

exhibèrent aux yeux des Français plus de cent chevelures sanglantes remportées de leur expédition à l'entrée de la Rivière-des-Iroquois.

Champlain et Pontgravé avaient ramené avec eux deux Indiens qui avaient suivi Pontgravé lors d'un récent voyage. Ils furent les interprètes de la conférence entre les blancs et les sauvages. Adanabijou, le chef de ces derniers, recut très aimablement les voyageurs, qu'il fit asseoir à côté de lui. L'un des sauvages repatriés prononça alors un grand discours et raconta les merveilles qu'il avait vues en France et les bons traitements dont il avait été l'objet ainsi que son compagnon. Adanabijou fit ensuite distribuer du pétun, et quand tout le monde eut fumé dans le calumet de la paix, le chef fit à son tour une longue harangue, dans laquelle il se félicitait d'avoir su conquérir l'amitié des Français. Puis le festin se continua ; on mangea, on dansa, on chanta jusque près du matin.

Voilà donc un lieu, ou nous nous trompons, franchement historique : La Haye du Canada.

Il est à remarquer que l'extrémité de la Pointe-aux-Alouettes, telle qu'elle apparaît aujourd'hui, n'a pas changé d'un iota depuis Champlain si l'on en croit la description que ce dernier en faisait dans ses relations de 1602. On peut se servir de cette description de Champlain pour décrire l'extrémité de la Pointe-aux-Alouettes d'aujourd'hui. Absolument rien de changé quant aux détails de la topographie du lieu ; une pointe étroite, dénudée, avec des rochers tout au bout, très escarpée ; à une centaine de pas en arrière, le rideau de la forêt qui s'en va dans les terres.

Au milieu d'une clairière, au début de cette forêt, l'on voit la Maison de Vacances des messieurs du séminaire de Chicoutimi, une autre maison pour les religieuses du Bon Conseil qui entretiennent la villa et une chapelle qui est l'ancienne église du petit village de Sainte-Catherine dont on voit aujourd'hui les restes au fond de la baie du même nom et qu'animait, voilà vingt ans, une scierie de la Cie Price Bros Co.

En 1913, les prêtres du séminaire ont construit tout à l'extrémité de la Pointe un joli kiosque qu'ils ont justement décoré du nom de " Pavillon Champlain ". De ce pavillon, la vue que l'on embrasse sur le fleuve et l'entrée du Saguenay est incomparable.

\*

\* \*

" Le temps n'est plus où l'éclair blanc des faucilles tranchait la paille d'or... " Ce n'est pas un vers mais la phrase mériterait d'en être un et je la faisais alors que la chaleur, accablante, écrasait les passants dans la rue et les gens plus au frais dans les maisons. Très couleur locale donc " l'éclair blanc " et la " paille d'or ". Alors je me suis mis à penser comme on pense à... passé disons, la trentaine, — au travail rural des jours déjà de jadis quand dans les grands champs dorés, l'on coupait

à la faucille. Du même geste souple, les bras des " coupeurs " et des " coupeuses " se relevaient chargés d'une partie de la gerbe ; puis, les épaules se courbaient de nouveau et les lames étincelantes légèrement dentelées s'enfonçaient dans la masse bruissante de la paille...

En ce temps-là, il fallait pour un résultat imparfait une plus grande somme de dur labeur, et, sans doute, un cultivateur d'aujourd'hui ferait preuve d'apparente folie de regretter ce temps. Maintenant le travail est facile, maintenant l'effort est léger et les vieux mêmes qui regrettent le temps de la petite faucille admirent les fils de leurs fils assis comme des rois sur la faucheuse cliquetante. Ils s'émerveillent de voir crouler en rangs épais les blés pesants et les légères avoines, comme se sont couchés les foins... Les machines ont vaincu la glèbe, les machines la fécondent ; elles la cultivent et la dépouillent.

Mais a-t-on plus de bonheur pour avoir moins de peines ?

Avec les facilités de travail, créatrices de loisirs, sont venues, hélas ! les facilités de dépenses. Les hommes vont plus facilement et partant plus souvent à la ville. Les tramways dont les rails ont défoncé les routes de la plupart de nos campagnes les plus rapprochées des villes donnent aux gens des champs le moyen de gagner plus rapidement et plus fréquemment les villes. Les jeunes ont pris le goût des plaisirs, et la pauvreté réelle s'accroît, non la richesse. En comptant ses gerbes, ce n'est plus au pain assuré que rêve le cultivateur. C'est à l'argent qu'il pourra en tirer, à son tour, car il lui faudra payer tant de choses. Il a placé trop de machines sur sa terre.

Mais n'est-on pas assez absurde d'évoquer des temps si lointains dont seulement les jeunes de vingt à trente ans se souviennent.

Que les lames dentelées des faucheuses et des moissonneuses ou que les faucilles à l'" éclair blanc " les abattent, les blés murmurants conservent leur splendeur et les légères avoines leur frémissante souplesse ; et il fera toujours bon se perdre dans la contemplation de la campagne d'or blond, d'or vert, d'or rose... Au fait, elle sera grise bientôt la campagne ; et ils seront rentrés les blés pesants et les avoines légères.

Damase POTVIN.

Il est ridicule de dire : oui, oui ; il faut être fort pour dire non. — Pierre DOMINIQUE.

\* \* \*

INITIATIVE. — La plus rare des qualités humaines est l'initiative.

Tous les hommes de valeur ont de bonnes inspirations, de bonnes idées et de bonnes intentions — mais peu d'entre eux mettent ces qualités en action.

Combien parmi nous sont inspirés par ce qu'ils lisent, voient et entendent ; combien adaptent leurs inspirations à quelque idée pratique puis ne font rien faute d'initiative ?

Le jour où vous aurez réussi à vaincre ce défaut chez vous et chez ceux qui dépendent de vous, vous aurez administré à vos affaires le meilleur des toniques.



# AU PARNASSE CANADIEN



## A LA LUMIÈRE

*La lumière fleurit, vivante, et fait chanter  
Les heures qui dans l'air parfumé sont écloses ;  
La lumière sourit dans l'ivresse d'aimer,  
L'ivresse de pouvoir ouvrir le cœur des roses.*

*Oui... l'océan pourrait chanter de tous ses flots,  
Et le ciel frissonner de toutes ses étoiles,  
La forêt gazouiller avec tous ses oiseaux,  
Et le soir pourrait se draper de tous ses voiles.*

*Lumière, si tu ne revenais chaque jour  
Jouer la symphonie exquise de l'aurore.  
La nature serait un temple sans amour,  
Car, sur l'autel de Pau, c'est Toi que l'on adore.*

Saint-Michel, juin 1926.

Alice LEMIEUX.

## FRAGMENTS DE RÊVE

*La vie est un rêve brisé ;  
Des parcelles d'espoir, de désir et de joie  
Dont la route poudroie,  
Le Rêve humain est irrisé...*

*Feu de paille qui soudain flamboie  
Le bonheur éclaire un instant le cœur apaisé.  
Mais bientôt ce vase est pulvérisé  
Sous l'averse des peines qui le noient.*

*Ainsi la gloire, ainsi l'amour,  
Ainsi l'or vil, adultérant : tout brille  
Et meurt au bout du jour...*

*La vie est un rêve où scintille  
L'aurore de la Vérité ;  
C'est le prélude, au seuil de l'éternel Été.*

Alphonse DESILETS.

## A L'ANCRE

*" Le navire semblait rêver  
" D'inoubliables prétentaines  
" A travers des îles lointaines  
" Et d'un voyage inachevé..."*

A. D.

*Ce vieux trois-mâts qui dort à l'ancre dans la rade  
A parcouru jadis les océans lointains  
Par delà des flots bleus qui baignent les Cyclades  
Et vu monter l'aurore aux pays levantins.*

*Sous le soir endormeur, la brise qui s'élève  
Chantonne doucement dans les mâts dégarnis,  
Et le vieux vaisseau las berce toujours son rêve  
D'aler comme autrefois voguer vers l'infini.*

*Car, bien qu'il ait connu la halte loin des havres  
Et la peur de sombrer par les nuits de gros temps,  
Dans la mer lourde et grise où roulaient des cadavres,  
Il regrette toujours ses croisières d'antan.*

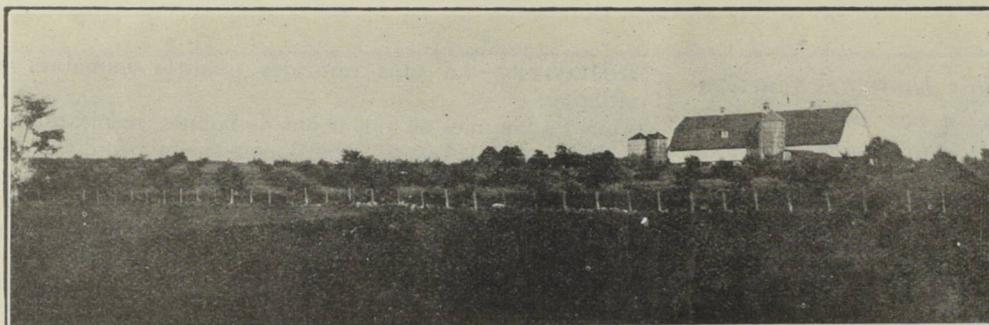
*Il regrette les ciels d'azur, d'or et de neige  
Et les flots transparents des golfes tropicaux,  
Et le bruit des cîtes grouillantes dont l'écho  
Persiste dans son cœur, que la tristesse assiège.*

*Tout son bonheur est fait de souvenirs défunts.  
Mais si la mer s'anime, il s'éveille avec elle :  
Un délire d'ivresse envahit sa cervelle  
Quand la brise lui tend d'exotiques parfums.*

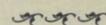
*Or, c'est pourquoi souvent, quand la nuit est venue,  
Levant l'ancre en secret, le vaisseau qu'on croit mort  
S'aventure tout seul sur des mers inconnues  
Puis, dès l'aube, revient furtivement au port...*

Émiie CODERRE.

Juillet 1926...



## PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR



Vue d'ensemble du verger de M.  
Osias Huserreau, à Oka, Deux-  
Montagnes.

LÉGENDES GASPÉSIENNES

EN MARGE DE NOTRE HISTOIRE

## LE VAISSEAU FANTÔME!



"LE VAISSEAU FANTÔME !"

Courtoisie du Pacifique Canadien.

La demande faite l'hiver dernier à l'honorable Monsieur Taschereau et à ses ministres, de prendre au compte du gouvernement la construction et l'entretien de la grande route gaspésienne, c'est-à-dire d'en faire une route nationale, a fait revivre, dans le souvenir de plusieurs, la vision des sites incomparables qui se déroulent, ainsi qu'en un panorama, depuis le bassin de Gaspé jusqu'à Carleton et à la pointe Mégouacha.

C'est la région la plus pittoresque de la Province de Québec et rien n'égale la beauté du Rocher Percé, du Mont Sainte-Anne, et des falaises du Cap d'Espoir, à moins que ce ne soit l'aspect sauvage du Cap au Diable, ou la situation unique de Port-Daniel !

La meilleure façon de visiter la Gaspésie, et de la "voir" toute, c'est de la parcourir en automobile dans un sens, et de revenir en sens inverse, par le steamer, afin de garder une vue plus large et en même temps plus précise de cette longue côte, bordée de récifs et de brisants, qui ont chacun à leur compte une histoire de naufrage ancien, de trésors cachés, de combats maritimes, d'apparitions merveilleuses, de vaisseaux fantômes, et de pêche phénoménale.

Au premier temps de la Colonie, la Gaspésie fut visitée par tous ces hardis marins ou traiteurs français, qui devaient devenir les fondateurs de notre pays, et les pères de la colonie. Jacques Cartier, Champlain, de la Ralde, de Mons, Pontgravé, vinrent tour à tour ancrer sur les battures du Bassin de Gaspé, et plus tard les frères Kirk, Phipps et Sir Hovenden Walker y laissèrent même des souvenirs peu glorieux. Les

Kirk, suisses d'origine, mais au service de l'Angleterre, se contentèrent de séjourner pendant une semaine au fond du Bassin de Gaspé, qu'ils appellèrent "le plus beau port de mer naturel qui soit au monde", mais Phipps ou plutôt un de ses lieutenants ne se gêna pas d'incendier la petite église de Percé, et de ravager l'Île de Bonaventure, en détruisant les petites maisons des pêcheurs qui s'étaient depuis vingt ans établis dans cet endroit si favorable à l'industrie mobile de la mer. Le fait est historique, et les soldats de Phipps, qui voulaient exterminer les français du Canada, et y faire disparaître à jamais le "papisme", se livrèrent à une longue orgie dans la petite église de Percé, avant de la faire consumer par les flammes. On avait du Rhum des Îles, et les rasades à la santé de Guillaume et Marie se succédaient au milieu des acclamations offertes aux porteurs des torches incendiaires qui détruisaient le deuxième des établissements français de la Gaspésie. Quand cette orgie prit fin, Phipps ne se doutait point qu'un mois plus tard les miliciens canadiens de Québec et de Montréal, sous la conduite de Frontenac, de Sainte-Hélène et de Maricourt, allaient infliger à ses velléités de conquérant, la plus amère des déceptions, sous les murs mêmes de Québec. Il ne se doutait pas, non plus, qu'au retour de sa désastreuse expédition, son vaisseau amiral devait se perdre en mer, et terminer en même temps sa carrière d'aventurier !

Sir Hovenden Walker vint lui aussi mouiller dans le beau bassin de Gaspé, mais il y resta à peine quelques jours. Il se hâta d'appareiller après avoir fait provision d'eau douce et

de gibier sur les bords de la Rivière Saint-Jean à Douglastown. Mal lui en prit de partir si vite, car à peine était-il sorti du havre que la tempête s'éleva avec violence et vint jeter huit de ses plus gros vaisseaux sur les récifs de l'Île-aux-Œufs, sur la Côte Nord. Huit grands transports furent perdus, et douze cents soldats de la Reine Anne se noyèrent sur les écueils, par une nuit sans lune, et dans un monde inconnu ! Le Brigadier Hill qui commandait ces militaires était le frère de Lady Masham, " lady-in-waiting " de la Reine Anne, et le nom de cette dame de compagnie de la Souveraine fait revivre en ma mémoire une histoire intéressante dont Scribe a tiré parti dans sa comédie, " Le Verre d'eau ", et dont Lord Byron a exploité brillamment le sens philosophique ! C'est sur la robe de Lady Masham que Lady Churchill répandit de dépit un verre d'eau, qui provoqua la colère de la Reine et amena la rupture avec Marlborough, le frère de Lady Churchill, et finalement le rappel du vainqueur de Blenheim et de Malplaquet. Marlborough ayant quitté le front sur l'ordre de sa Souveraine, le Prince Eugène de Savoie, laissé à lui-même, homme de génie, pourtant, vint stupidement se faire battre à Denain par Villars. Cette victoire de Denain sauva la France, écrasée et pantelante ! Tout ceci provoqué par une paire de gants refusée, et par un verre d'eau renversé dans un moment de colère ! Les petites causes produisent les grands effets. Ceci est aussi fort que le nez de Cléopâtre, qui aurait changé la face du monde s'il eut été plus court, ou que le grain de sable de Pascal, (sic) dans l'urètre de Cromwell ! Mais trêve de digressions philosophiques !

Sir Hovenden Walker ne perdit pas tous ses vaisseaux sur les brisants de l'Île-aux-Œufs. Il en perdit au moins un sur la côte gaspésienne, entre la Petite Rivière et la Gèande Rivière, à un endroit que nous appelons Cape Cove ou plus exactement Cap d'Espoir. Il y a vingt ans on pouvait encore voir sur les hauteurs du Cap d'Espoir des débris, vieux de deux siècles, d'un navire de guerre que les gens du littoral appelaient le naufrage anglais. Un vieil étambot, un arbre de coc' e rempli de clous de cuivre, c'était là tout ce qui restait, paraît-il, du " Feversham " de Sir Hovenden Walker, perdu dans la même tempête que celle qui avait jeté ses huit grands transports sur les brisants de l'Île aux Œufs, et projeté ici, à vingt pieds au-dessus des plus hautes marées, ce navire anglais, désemparé par l'ouragan.

Wolfe vint lui aussi cinquante ans plus tard visiter la côte gaspésienne, mais il ne s'attarda pas dans le golfe ; la mort l'attendait sur les plaines d'Abraham. Il séjourna toutefois pendant une semaine de juillet dans le bassin de Gaspé, attendant des vents favorables, et son pilote. Comme marin, on a écrit de lui qu'il était prudent et habile, et d'ailleurs à cette époque en 1759, les cartes du Saint-Laurent étaient mieux dressées qu'elles ne l'étaient cinquante ans auparavant, au temps de Phipps et de Walker.

Un an plus tard, à la fin de 1760, désirant en finir avec la dernière résistance maritime française, le Capitaine Byron, qu'on dit être le grand-père de Lord Byron (Childe Harold), le grand navigateur Byron qui devait plus tard faire le tour du monde et mourir amiral, poursuivait dans le fond de la Baie des Chaleurs, les cinq derniers vaisseaux de Louis XV au Canada, et les anéantissait dans un endroit appelé La Pointe-à-Bourdo, qu'on a nommé ensuite " la Pointe à la Batterie ", en souvenir de ce combat, que j'essaie de résumer aujourd'hui, en faisant suivre ce court récit, de la légende de notre vaisseau fantôme, car nous en avons un, nous aussi, et dont je transcris ici l'histoire absolument telle que je l'ai entendue raconter dans ma jeunesse. Voici.

Entre Dalhousie et Campbellton, et plus près de cette dernière ville, le touriste attaché aux beautés du paysage,

et charmé par le calme absolu de ces lieux, ne sera pas médiocrement surpris d'entendre citer des noms qui sentent la poudre des combats : Pointe-de-la-Garde, Pointe-à-la-Batterie. S'il s'avise d'en rechercher l'origine dans la relation des épisodes guerriers qui précéderent immédiatement la cession du Canada à l'Angleterre, il découvrira bientôt qu'au printemps de 1760, au moment même où Vauquelin luttait héroïquement sur " l'Atalante " en vue de la Pointe-aux-Trembles, une escadre de quatre vaisseaux, sous les ordres de Danjac, remontait prudemment le golfe, quand soudain, au large de l'île St-Jean, une flotte anglaise supérieure vint lui barrer le passage, Faucher écrit que cette flotte anglaise était sous le commandement du capitaine Byron et prétend que ce capitaine Byron était le grand-père de Lord Byron, le " Napoléon de l'Empire des Mers ", mais ce qu'écrit Faucher n'est pas un certificat d'exactitude. Bien qu'ils fussent contemporains, je crois que le capitaine Byron, dont il fut ici question, est beaucoup plus obscur, et n'a rien eu à faire avec le grand navigateur Byron, l'aïeul de " Childe Harold " ! Qui nous le dira avec certitude ? — Soucieux de réserver ses forces pour le siège de Québec et de ne rien livrer au hasard, le commandant français ne voulant pas engager la bataille, se jeta dans la Baie des Chaleurs, vint se fortifier médiocrement au couvert de la Pointe qu'on a depuis décorée du nom de Batterie, et avec ses navires tant soit peu protégés par un feu de terre, il attendit les Anglais. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver. Favorisés par un fort vent d'Est, ils doublèrent aisément la Pointe-de-la-Garde et vinrent ranger leurs cinq frégates en face des vaisseaux et des bastions français. Une vigoureuse canonnade s'engagea presque aussitôt, et troubla pour tout un jour ces rivages paisibles où la haine de l'homme n'avait jamais connu d'autres engins de guerre que la silencieuse flèche du sauvage. Au bruit assourdissant des batteries se joint bientôt une fumée dense qui, s'étendant sur les flots, s'élevant dans les airs, rend les combattants incapables de distinguer ce qui les entoure. Quoique dans ce rétréci de la rivière on ne soit pas plus que de quelques cents verges éloignés les uns des autres, on ne pointe plus et réciproquement que sur la flamme vive des pièces ennemies dont chaque décharge attire une repréaille meurtrière par l'indication précise de cette cible fulgurante. Le combat se prolonge avec acharnement ; deux vaisseaux français, l'*Espérance* et le *Machault*, sont désemparés et impitoyablement coulés bas ; les batteries de terre sont à peu après anéanties et les deux vaisseaux intacts, le marquis de Marloze et le *Bienfaisant*, se réfugient précipitamment dans l'Anse de la Pointe-à-la-Croix (Cross Point) pendant que l'*Achille*, le *Fame*, le *Repulse*, le *Dorsetshire*, et le *Scarborough*, s'avancent jusqu'à la Pointe-à-Martin, aujourd'hui Campbellton, et les criblent de boulets à bout portant. L'un des deux est dans un instant jeté à la côte pendant que l'autre saute en éclats dans les airs. Mais le rôle du capitaine Byron n'est pas fini. Descendu à terre après l'anéantissement des vaisseaux français, le grand-père du défenseur de la Grèce, du héros de Missolonghi, selon Faucher, n'ayant plus de miliciens à combattre, remonta jusqu'à la Pointe-à-Bourdo à trois milles plus haut sur la Restigouche et ne voyant plus d'autres êtres humains sur lesquels il put assouvir ses instincts de vengeance, il expulsa du village Micmac de la Nouvelle-Rochelle les femmes et les enfants qui s'y trouvent en nombre, et fait détruire par le feu cette agglomération de cabanes misérables, sordides et infectes, seuls abris cependant de six cents pauvres indiens ! C'est en rétribution de cet acte d'affreux vandalisme que, depuis son trépas, le grand navigateur condamné par un genre de sentence à la juif-errant à courir toutes les mers sur un vaisseau fantôme, revient ici tous les sept ans, monté sur un nouvel " Achille " aux mâts noirs et aux voiles rouges, et dont le grincement sinistre des cordages lui redit toujours les

plaintes funèbres des femmes indiennes mortes de faim et de désespoir ! Pendant que le vent fait rage et que l'océan courroucé se blanchit d'écume, pendant qu'au loin la mer se brise avec fureur, le sombre capitaine, immobile à la proue de son navire pris dans une accalmie, revoit ici les lieux témoins de son atrocité ! Lui dont la mission sur l'onde est d'avertir les marins d'un prochain trépas, lui dont la sombre corvette semble chargée des ossements des destructeurs de la Petite-Rochelle, se désole seul de ne pouvoir mourir, et abîmé par le poids de la sentence terrible qui pèse sur sa tête, sans pouvoir y rien changer, triste, il repart et continue de battre les flots jusqu'au paiement de sa dette fatale !

\*  
\* \*

Un voyage d'été dans la Gaspésie n'offre pas seulement un intérêt passager de pittoresque et de climat salubre ! Il offre aussi un intérêt historique passionnant, pour ceux qui aiment à faire revivre les premières ou les dernières années de la colonie française. Et l'on peut toujours ici marier la légende à l'histoire, et ressentir beaucoup de plaisir à se faire raconter par quelques vieux gaspésiens, en rupture d'expéditions, les innombrables récits de la Côte, le naufrage des frères de

Roussy, le feu Saint Elme, l'apparition du jeune officier anglais à la tête de mort, cherchant les trésors perdus de sa frégate, et cette légende du "vaisseau fantôme", l'équivalent canadien du "flying dutchman", qui est un peu commun à tous les pays maritimes. Tous les peuples riverains sont superstitieux, et aiment le légendaire ! Les gaspésiens sur ce point peuvent être comparés aux bretons des Cornouailles, autres celtes tourmentés par la chimère des choses occultes et incompréhensibles !

En marge de la requête présentée, l'hiver dernier, au premier ministre et à ses collègues, laquelle requête, si elle recevait, un jour, une réponse favorable, mettrait cette région en communication plus facile et plus agréable avec le reste de la province, et ferait venir des touristes de tous les endroits du Canada et des États-Unis, nous avons laissé pendant quelques minutes la folle du logis se balader par les champs et les grèves de notre histoire ancienne, et ce soir nous avons, dans le récit qui précède, essayé d'évoquer le souvenir de ce fait maritime, peu connu du peuple, et qui aurait peut-être chez lui tout à fait sombré dans l'oubli, s'il n'eût été conservé par la tradition légendaire du "vaisseau fantôme" !

J.-Auguste GALIBOIS.

Québec, le 1er juillet 1926.



**Paysage et scène du terroir.**—Pont-arche sur le "Groats Creek", à Bedford, Missisquoi, en béton armé, ayant une longueur totale de 95' et une travée, au niveau des naissances de 60'. Il a une largeur de voie charretière de 20' et un trottoir de 4' 6" de chaque côté. Construit en 1923.

## IMPERIALISME et CÉSSION

Tout le monde parle d'impérialisme de ce temps-ci. C'est le mot à la mode par excellence ; un parti accuse ses adversaires de l'être trop, et ceux-ci font un crime aux premiers de ne pas l'être assez. Et d'abord, qu'est-ce que c'est au juste que cette doctrine si bonne pour les uns et si mauvaise pour les autres qu'on appelle l'impérialisme ? Si on consulte le vieux Webster, on y trouve la définition : " Un mouvement de fédération impériale ". Cela ne nous renseigne pas beaucoup.

Au Canada, impérialisme désigne une politique chère à la plus grande partie de l'élément anglais, regardée avec complaisance par l'Angleterre, et dont le but est d'amener, dans un avenir rapproché, une union politique intime de toutes les parties de l'Empire britannique, avec un gouvernement central à Londres. C'est donc une doctrine de centralisation pour le plus grand profit de l'Angleterre et au détriment des colonies dont la liberté deviendrait de ce fait singulièrement restreinte.

Il deviendrait donc impossible pour un pays comme le Canada, d'évoluer librement dans de telles conditions vers ses destinées naturelles, et d'acquérir une mentalité canadienne propre, puisque tout mouvement politique, toute loi affectant ses relations extérieures devraient être subordonnées aux intérêts de l'Angleterre et des autres parties de l'Empire.

Cette politique est évidemment néfaste aux minorités puisqu'elle aboutit logiquement à l'affaiblissement de leur influence. Ceci explique pourquoi la majorité des canadiens-anglais supportent toujours avec tant d'ardeur les partis politiques dont les tendances sont impérialistes, car ils reconnaissent dans cette doctrine, le moyen d'atteindre le but qu'ils poursuivent toujours avec ténacité : l'anglicisation et la protestantisation par l'assimilation de la race canadienne-française.

Le Canadien français pris collectivement ne s'assimile pas ; il est absolument réfractaire à toute entreprise dans ce sens, car il est fortement traditionaliste et puise dans l'histoire glorieuse de son passé l'inspiration qui le guide vers ses destinées. Il a l'œil ouvert et voit parfaitement clair dans le jeu des impérialisants ; il n'est pas disposé à laisser sacrifier un seul des droits du Canada pour le bénéfice de l'Empire.

Les faits de l'histoire prouvent que ces mouvements de centralisation ont toujours préparé les révolutions ; ainsi quand Richelieu abaissait impitoyablement la noblesse de France, lui enlevait ses prérogatives pour les concentrer dans les mains de la royauté, il faisait de l'impérialisme de bon aloi, mais il préparait aussi la Révolution française. Quand un gouverneur du Canada tente un empiètement sur les droits de ses aviseurs, il fait encore de l'impérialisme. Donc, impérialisme peut se définir : " un empiètement ".

C'est un fait connu qu'il existe aujourd'hui dans l'Ouest canadien un fort courant d'opinion en faveur de la séparation du Canada de l'Angleterre : courant insidieux peut-être et qui n'apparaît pas encore à la surface dans toute son étendue, mais dont la marche, tels certains grands courants sous-marins, est visible à l'œil exercé de l'observateur attentif. Certain parti politique né de conditions économiques dans l'Ouest, pour qui les questions de sentiments ne comptent pas beaucoup, et qui acquiert chaque jour une influence de plus en plus prépondérante dans le gouvernement du Canada,

entretient des idées de cession avancées, et on peut être sûr qu'il transformera cette doctrine en mouvement énergique le jour où il sera convaincu que la séparation est nécessaire au progrès matériel de l'Ouest. Ce mouvement peut devenir un problème exigeant, une solution pressante dans un avenir plus rapproché qu'on ne croit — car nous vivons à une époque où les événements vont vite — et les Canadiens français feraient donc preuve de sagesse en envisageant cette question dès maintenant comme une possibilité afin de pouvoir prendre une direction conforme à leurs intérêts lorsqu'elle se présentera.

Le Canadien français ne regarde pas la France de la même manière que le Canadien anglais regarde l'Angleterre ; pour le Canadien français, la France est l'ancienne mère-patrie. Il est fier de ses origines et de sa culture, mais il n'entretient pas dans l'arrière-partie de son cerveau des idées plus ou moins vagues d'agrandissement où la France remplirait un rôle prépondérant. Son unique patrie est le Canada. Il aime la France, mais il aime encore plus le Canada. S'il se présentait une question où il lui faudrait choisir entre la France et le Canada, il opterait sans remords pour le Canada. Ses vues politiques sont toujours subordonnées à son patriotisme. Il peut parfois errer dans son adhésion à un parti politique, mais il est toujours inspiré par l'amour de son pays. Il a acquis dès le bas-âge de son existence nationale toute la virilité nécessaire pour prendre soin de ses destinées, lequel soin il n'entend se départir envers personne. Sa mentalité canadienne s'est formée lorsqu'il a dû compter sur ses seules forces pour survivre. Il s'est donc attaché avec ardeur à ce sol canadien qu'il a dû défricher et défendre. Il n'attend donc rien de la France ; il ne compte pas sur elle pour lui aider à résoudre ses nombreux problèmes. Il est même conscient d'avoir, depuis deux siècles, su se développer, plus vigoureusement et avoir acquis une mentalité plus caractéristique des vieilles traditions françaises que la France elle-même, et il est légitimement fier lorsque des français bien pensants suggèrent que quelques milliers de vigoureux colons canadiens-français soient transportés en France pour refaire une physionomie française à certains départements envahis par les Italiens.

Il n'en est pas ainsi du Canadien-anglais qui lui est venu plus tard à une période où la race canadienne-française avait déjà pris pleine conscience d'elle-même et avait acquis ces caractéristiques qui devaient influencer sur ses destinées. Il a été de tout temps aidé et supporté par sa mère-patrie, l'Angleterre qui l'a établi au Canada tel un père de famille qui établit un fils sur terre toute faite et qui continue à l'aider. L'Angleterre, est donc sa mère-patrie, et il sera naturellement disposé à lui sacrifier les intérêts du Canada chaque fois que ceux-ci seront en conflit avec ceux de l'Angleterre. Il serait donc difficile d'admettre que le patriotisme des impérialistes canadiens soit de même qualité que celui des autres canadiens.

Pour les neuf-dizièmes des Canadiens-anglais, l'histoire du Canada commence en 1760 ; pour ceux nés en Angleterre ou dans les autres pays européens, elle commence à la date de leur débarquement à Québec ou à Halifax. Ces gens-là ignorent tout des faits de l'histoire canadienne qui ont contribué à façonner le patriotisme des Canadiens français. Ils ne connaissent pas Dollard et ses compagnons, Brébeuf, Lallemand, Juges, Iberville, Madeleine de Verchères, etc., héros et

héroïnes dont tout le pays sans distinction de race pourrait être fiers à juste titre ; et si par hasard ils habitent une ville ou un village portant un de ces grands noms, ils ne comprennent pas pourquoi les Canadiens-français baptisent leurs villes et leurs villages de résonnances si étranges et si déplaisantes à leurs oreilles. Je ne puis résister au désir de citer ici le cas d'un groupe d'hommes d'affaires de la ville de Lacombe dans l'Alberta, qui, dans une annonce proclamant les avantages de leur ville, s'excusaient de porter un nom français. "We are not French, disaient-ils, tho the name of our town is French". Voilà des gens que la connaissance de l'histoire du Canada ne fatiguait pas. Ils ignoraient que c'était justement celui dont leur ville portait le nom qui avait rendu possible la construction du chemin de fer dans cette partie du pays qui avait rendu leur ville prospère.

Les Canadiens anglais ignorent aussi tout naturellement la part importante que le clergé canadien-français prit dans les événements qui contribuèrent à façonner l'âme canadienne-française et que c'est précisément grâce à l'influence de ce même clergé et à l'esprit national des Canadiens français que l'Union Jack ne repassa pas l'Atlantique en 1776 et en 1812 pour faire place au drapeau étoilé.

Le jour où le Canada cesse d'être colonie de l'Angleterre pour devenir pays indépendant, la mentalité des Canadiens-anglais est forcée d'évoluer dans une direction parallèle à celle des Canadiens français, c'est-à-dire dans un sens exclusivement canadien. Ils perdent du fait de cette séparation leur raison d'être impérialistes, et du coup disparaît ce sentiment de supériorité qui forme le fond de leur mentalité, sentiment qui puise sa source dans le fait d'appartenir à la nation qui est la maîtresse du Canada. Ramenés au même niveau que les autres Canadiens, ils seront obligés de lutter dans les mêmes conditions qu'eux afin de ne pas se laisser devancer, et devront aider à résoudre les problèmes du Canada dans un esprit purement canadien. Ils comprendront alors ce que les Canadiens français savent depuis deux siècles, notamment que la prospérité de leur pays exige que tous ses citoyens soient de pure mentalité canadienne avant tout, connaissent et interprètent l'histoire du Canada en la faisant commencer en 1534 et non pas en 1760. C'est alors que la nation canadienne pourra prendre son essor sans entraves et devenir une grande nation digne de sa riche voisine sur cette terre d'Amérique où l'a placée la divine Providence.

Un Canadien anglais de l'Alberta mais originaire de l'Ontario exprimait dernièrement ses doléances en ma présence au sujet des immenses ressources naturelles encore inexploitées de sa Province : "Ca me rend furieux, disait-il, de penser que ce seront encore des damned Yankees qui mettront la main sur ces ressources, et qui, avec leurs énormes capitaux,

leur indomptable énergie, et surtout leur esprit d'entreprise supérieur au nôtre transformeront cette Province et y amèneront la prospérité avec les industries."

"Je ne suis pas disposé, répondis-je à ce naturel ontarien, à accepter cette théorie de la supériorité des Yankees sur nous ; théorie qui me fait un peu penser à la théorie de l'évolution des espèces : elle n'est pas encore prouvée conclusivement. Bien plus, j'ai la prétention de nous croire supérieurs sous plusieurs rapports aux Américains, car je crois qu'il y a au Canada, dans les deux grandes races qui l'habitent, des forces latentes supérieures à celles des Américains lors de la date de leur indépendance. Nous possédons en plus de l'esprit pratique et calculateur des Canadiens anglais, l'esprit parfaitement bien adapté aux choses du commerce et de l'industrie, la brillante civilisation latine des Canadiens français qui par leur goût des choses intellectuelles et leur ardente imagination sont éminemment aptes à concevoir les grandes entreprises. Il ne s'agit que d'harmoniser ces deux grandes forces et de les orienter dans une direction nationale pour en tirer un rendement plus que suffisant pour mettre en valeur les richesses naturelles de l'Alberta et des autres Provinces du Canada."

"Je me permettrai de vous dire une chose qui va peut-être chatouiller désagréablement vos oreilles impérialistes : c'est qu'une des causes du prodigieux progrès des Américains dans le siècle dernier est d'avoir su s'affranchir à un moment psychologique de leur histoire de la tutelle de l'Angleterre, et, exempts du mal de l'impérialisme, ils ont pu en toute liberté consacrer leurs énergies au développement de leurs richesses naturelles et de leurs industries. En prenant conscience de leur virilité, ils ont acquis un esprit d'indépendance absolument propice au progrès de leur pays, sentiment qui ne peut exister aussi favorablement dans un pays à l'état colonial. L'énergique esprit d'entreprise que nous leur connaissons prend sa source principalement dans le sentiment de n'avoir de comptes à rendre à personne."

La culture anglaise n'est pas mauvaise en soi, mais sa domination, si bénigne soit-elle, ne convient pas à la mentalité de la race canadienne à cette période de sa vie nationale à cause de l'impérialisme avec lequel elle est nécessairement et intimement identifiée.

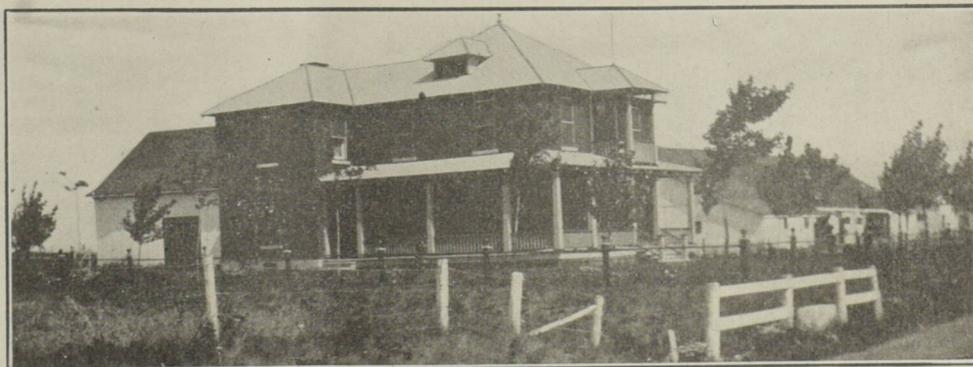
Supposons un instant qu'à la place d'un Gouverneur anglais responsable de ses actes au Gouvernement de Londres seulement, il y ait eu à Ottawa un Président canadien responsable de son administration au peuple canadien, les récents événements qui ont plongé le pays dans une crise déprimante se seraient-ils produits ? Certainement non.

J.-B. CÔTÉ.

East Sound, Wasn., E. U., août 1926.

## PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR

La résidence et la ferme de M. Alphonse Gohier à St-Eustache, Deux-Montagnes. M. Gohier exploite une ferme voisine de celle de son frère, M. Ulric Gohier, et tous deux témoignent de leurs succès comme cultivateurs et administrateurs.



---



---

**PAYSAGE ET SCENE  
DU TERROIR**

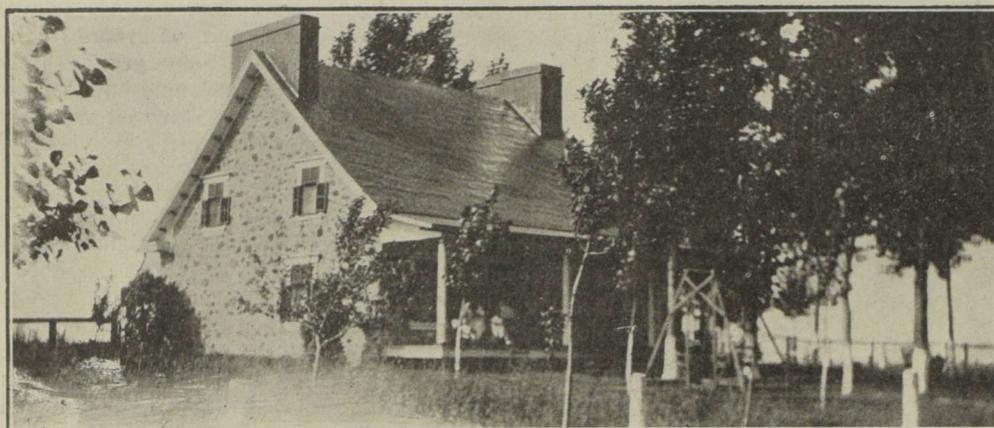
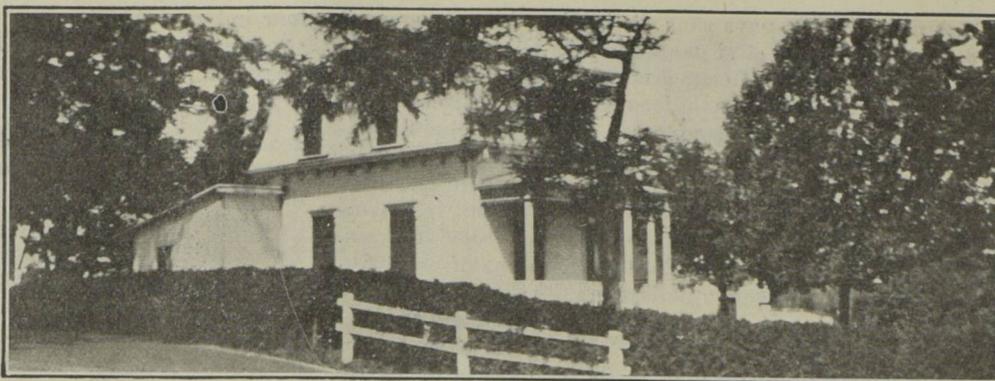
~~~~~

Résidence et jolie haie de cèdres de  
M. Ernest Lesage, agriculteur à  
Rosemere, Terrebonne.

---



---




---



---

**PAYSAGE ET SCENE  
DU TERROIR**

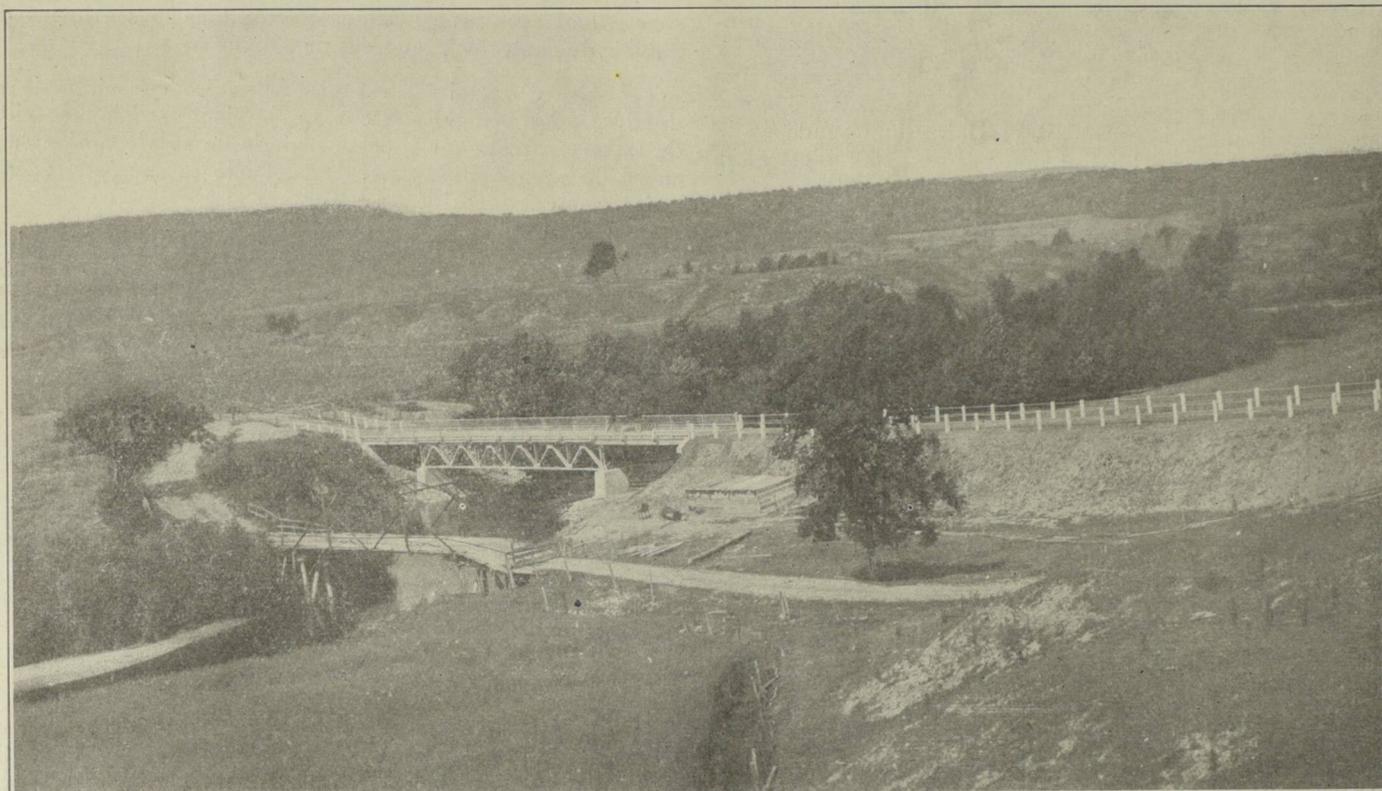
~~~~~

Une maison antique bien conservée  
chez M. Henri Turenne, agricul-  
teur à St-Paul l'Ermite, Mont-  
calm.

---



---



**Paysage et scène du terroir.**—Pont construit en 1923 sur la rivière Noire, dans la route Elie Savard, à St-Alban, comté de Portneuf à superstructure en béton ayant une longueur et formée de une travée principale de 90'0" et de deux travées d'approches ayant respectivement 30' et 37'. Il a une voie charretière de 16' et le tablier se trouve à 25' au-dessus du fond de la rivière. On peut voir en amont du pont nouvellement construit celui qu'il a remplacé.

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE 1926.

DEUXIÈME PRIX

# UNE NOBLE VENGEANCE

par Jacques NOËL, (MA DEMOISELLE JACQUELINE MÉTAYER,

de Québec, élève du couvent de Sillery.

C'était en 1667, pendant une des périodes les plus florissantes de la Nouvelle-France. Québec marchait à grands pas dans le chemin du progrès sous la sage administration de l'intendant Talon. La ville de Champlain ne comptait encore que quelques maisons groupées autour du manoir du gouverneur et du couvent des Récollets ; elle vivait tranquille à l'abri des invasions, car l'Iroquois craignait les "blancs" réunis, mais il se vengeait en ravageant les paroisses avoisinantes.

On était ce soir-là au 24 décembre. Dans une petite bourgade, près de Québec, vivait une jeune famille : Augustin Soumande, un ardent pionnier du sol canadien, sa femme Françoise, dont le cœur si bon l'encourageait dans ses rudes entreprises, et leur aîné, un bébé de quelques mois qui dormait à poings fermés dans son "ber". Après le repas du soir, ils étaient assis près de la table et parlaient de leur "douce France", de leur Normandie qu'ils avaient quittée avec le Père Garnier pour venir partager les souffrances de leurs compatriotes ; tout en causant, Françoise agitait de son pied le berceau où sommeillait son fils et tricotait de solides bas de laine pour son mari. Ils se remémoraient ces jours heureux où ils n'avaient rien à craindre pour l'avenir ; puis, leur traversée, cette traversée orageuse faite d'angoisses et de craintes inexprimables, qui, cependant, fut menée à bon port, grâce à la foi des passagers qui promirent d'aller, pieds nus, entendre la messe à Saint-Augustin de Portneuf. Leurs épreuves commencèrent en touchant le sol canadien ; ils eurent des luttes à soutenir contre l'ennui, des luttes contre les sauvages, contre l'intempérie des saisons, de l'hiver qui fut long et n'épargna point ses rigueurs aux habitants de la hutte. Ce soir, ils étaient heureux : leur travail commençait à être récompensé ; ils avaient tout le nécessaire, leur maison de bois rond était solide et bien bâtie ; les récoltes avaient été abondantes, le pétrin regorgeait de farine et la huche était de nouveau remplie par une récente cuite de pain de ménage.

En attendant la messe de minuit, à laquelle le colon devait assister, les deux époux faisaient de doux rêves sur l'avenir de leur petit Samuel ; la mère voulait qu'il devînt un missionnaire, le père aurait voulu qu'il cultivât le sol par lui si péniblement défriché, qu'il fût un rude pionnier canadien donnant aux sauvages l'exemple du travail et du devoir. Le bébé, insouciant de son avenir, semblait sourire aux anges qui de là-haut tendaient leurs bras vers leur petit frère de la terre.

A onze heures et demie sonnèrent les premiers sons de la cloche appelant les fidèles à venir adorer l'Enfant naissant. Augustin endossa sa chaude pelisse de fourrure, mit sa casquette de loutre. Avant de partir, il mit une bûche dans le poêle à quatre ponts, il embrassa son héritier et serra la main de sa femme, puis il partit dans la nuit froide.

Il jeta un long regard sur cette habitation où reposait toutes ses espérances, il pria Dieu de répandre sur eux d'abondantes bénédictions et s'éloigna lentement, comme à regret par les sentiers que la pâle lune éclairait ; la neige craquait sous ses bottes. Tout était silencieux ; la nature était engourdie sous son épais manteau blanc. Pendant la messe, une émotion religieuse l'étreignit en entendant chanter par

ces rudes voix des pionniers les cantiques que l'on chante là-bas, en France : "Les anges dans nos campagnes, Nouvelle agréable..." Il offrait d'avance à Jésus les épreuves qui pourraient fondre sur lui pendant l'année nouvelle. Il aurait désiré s'attarder dans cette chapelle tout embaumée des parfums de l'encens, mais il avait hâte de revenir au foyer ; il était inquiet ; on est si peu sûr dans ces pays sauvages. Les étoiles brillaient au firmament, l'aube commençait à blanchir l'horizon, et Augustin, les mains dans les poches, s'en revenait vers sa demeure. Il sentait monter en lui la joie de vivre, il se sentait heureux et il hâtait le pas pour partager son bonheur avec sa femme et son enfant.

Tout-à-coup, au détour du sentier, il vit une épaisse fumée s'élever au-dessus des branches, en même temps qu'une forte odeur de brûlé frappait son odorat. Un horrible pressentiment le saisit ; il court à la chère mesure que les flammes commencent à dévorer ; il enfonce la porte et s'élance dans la chambre de sa Françoise, quand, soudain, son pied heurte un corps inerte ; il se baisse pour le ramasser et retire ses mains tachées de rouge : tuée !... On avait tué sa femme et elle gissait là sur le sol, ses beaux cheveux épars tout inondés de sang, serrant contre sa poitrine son enfant chéri ! Suffoqué par la fumée, avec la force que lui donnait son désespoir, Augustin souleva ces deux corps presque glacés et sortit de la maison en flammes. Il resta là longtemps dans la neige, contemplant d'un œil hagard les restes de ses bien-aimés et les dernières lueurs de l'incendie avec lesquelles disparaissaient son passé, son bonheur, ses espérances !...

Entre les branches enchevêtrées d'un fourré, des yeux luisant au milieu d'une face hideuse contemplaient ce spectacle ; c'était l'Iroquois meurtrier qui se repaissait des souffrances morales du "visage pâle". Soudain, sortant du buisson, il s'avança vers Augustin : "Ah ! la voilà ma vengeance, dit-il en ricanant, tu m'as volé, défriché mes terres, tu as coupé mes beaux arbres, et... tu as pensé triompher du sauvage, mais tu t'es trompé. Tu aurais dû te douter que si la vengeance du sauvage est patiente, elle n'en est que plus terrible !!! Ta femme et ton enfant sont morts, mais toi, tu vis et ta vie sera une longue suite de douleurs, puisque tu es privé de ceux que tu aimais ! ! Souffre ! ! Ah ! que la vengeance est douce au cœur du sauvage ! ! Il était déjà loin et l'écho de la forêt rendait encore son ricanement. Le soir, après le tintement des vêpres de Noël, les glas annonçaient à la colonie le décès de deux catholiques, de deux français ! ! !

\*  
\* \*

Quelques années plus tard, sur une goélette voguant vers l'Amérique, on voyait un homme aux cheveux gris, au visage doux et triste, portant l'habit du missionnaire. Augustin Soumande allait se venger de l'Iroquois en portant dans son pays l'évangélisation, la connaissance d'un Dieu crucifié, en attendant que la palme du martyr couronne sa vie si remplie d'épreuves.

Jacqueline MÉTAYER — Jacques NOËL.

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE 1926

TROISIÈME PRIX

# LA BÊTE A FRAM

par MALCOLM, (M. THÉOPHILE BEAULIEU,

de Cacouna.)

C'était vers la fin de la première moitié du siècle dernier. En ce temps-là, l'île Verte était divisée en deux parties bien distinctes et presque d'égale longueur : la partie ouest, défrichée, cultivée, habitée, et la partie est, à peu près toute en bois et partant presque inhabitée. Dans cette dernière, la seule trouée faite à la forêt du côté sud était l'établissement des Lévesque. Du côté nord, il y avait deux petites clairières, celle de la pointe de la Tour et celle de l'anse de la Grand-Maison. Les seuls habitants de cette large étendue étaient la famille Lévesque, celle du gardien du phare, et probablement celle de José Pierre-Jean, nouvelle venue, installée non loin de la pointe est de l'île. La grand'maison, si elle existait encore, n'avait plus d'habitants. Elle avait été bâtie pour servir de quartiers aux militaires préposés au service des signaux de navigation, avant la pose des fils télégraphiques.

Cette partie boisée de l'île était donc une vaste solitude, endroit propice, s'il en fut, au séjour des gnomes, farfadets, lutins et autres génies inventés par l'imagination populaire, dans sa soif de surnaturel. Mais ces hôtes paisibles et discrets n'avaient pas encore trouvé l'occasion, ou jugé à propos de révéler leur présence, et personne ne se doutait que la tranquillité de ces lieux était troublée par des bruits étranges, lorsqu'un jour Ephrem Grandmaison, jeune homme plein de vigueur, mais d'un tempérament excitable, revint du bois, à toute jambe, l'air effaré, les traits décomposés, gesticulant, se lamentant, criant : " Mon Guieu ! mon Guieu ! mes pau' p'tits enfants du bon Guieu ! c'que j'ai entendu là ! " On l'entoure. " Qu'as-tu donc, mon pauvre Fram, perds-tu la tête ? — " Je suis pas fou, je l'ai entendu. — Tu l'as entendu qui, quoi ? — La bête. — L'as-tu vue ? — Non. — Une bête qu'on ne voit pas, Fram, ce n'est pas bien dangereux. — Si vous aviez entendu les cris que j'ai entendus, vous sauriez comme moi que c'est pas une petite bête. — Quels cris ? — Je suis pas capable d'expliquer quelle sorte de cris, ça se dit pas, c'est quelque chose d'épouvantable. Mes pau' p'tits enfants du bon Guieu ! ça glace le sang dans les veines. Mon Guieu ! mon Guieu ! mon Guieu ! "

On se moque de lui. " Tu es un peureux, Fram, je voudrais bien l'entendre ta bête, moi, tu verrais qu'elle ne me ferait pas peur, " lui dit Onésime (fils d'Anselme Chassé), un gailard à la face rubiconde et au torse rebondi, qui n'avait pas froid aux yeux. — " C'est bon, Osime, tu viendras, j'te la ferai entendre, tu vois si c'est drôle ". Quelque temps après, par un jour qui lui paraissait favorable aux exploits sonores de la bête, Fram convint avec Osime que c'était le bon temps pour tenter l'affreuse expérience. Ils s'adjoignirent Moïse Colette et Sautereau Pelletier. Le premier, bâti en hercule et de teint bronzé, était plutôt effrayant que susceptible de frayeur ; l'autre, haut de taille et de belle carrure, avait l'aspect tellement martial, que le vaillant Achille ne l'eût pas dédaigné pour adversaire. La bête allait donc avoir affaire à forte partie ; elle avait besoin d'avoir un gosier d'airain et du poil aux pattes, pour faire reculer ces trois nouveaux visiteurs, bien décidés de l'affronter, fut-elle le diable en personne.

N'ayant jamais fait connaissance avec la peur, ils se dirigèrent gaiement vers la forêt, par le sentier, à la suite de Fram. Ils savouraient d'avance la mise déconfitée de leur guide lorsqu'il les verrait subir sans sourciller le vacarme de

la bête, lui qui frémissait de terreur rien qu'à y penser. Ils pénétrèrent sous bois et atteignirent bientôt le lieu d'épouvante. Tout leur parut calme d'abord, mais ce ne fut pas long. Soudain, un cri effroyable et indéfinissable déchira l'air et vint leur étourdir les oreilles. Les nouveaux venus furent surpris et effrayés, tout autant que Fram, par l'étrangeté de ce cri, mais n'en laissèrent rien paraître. " C'est-y rien qu'ça ta bête ? ça valait pas la peine de nous déranger pour entendre ça, mon pauvre Fram. On le savait bien, tu es un peureux. " — " Attendez, vous allez voir ". Un second cri, autrement épouvantable que le premier, souligna les paroles de Fram et frappa ses compagnons de stupeur, mais ils purent encore garder bonne contenance. " C'est pas pire que ça, Fram ? C'est rien de bien effrayant " — " Attendez, ce n'est pas tout. Au même instant, un troisième cri, mais formidable, celui-là, fit vibrer l'air et trembler le sol. Trois des hommes furent renversés à terre, tandis qu'Osime, dans la crainte d'être croqué tout vif par le monstre, bondit vers un arbre et perdit un instant connaissance. Quand il reprit ses sens, il était agrippé à une forte branche de bouleau, à dix pieds du sol. De ce point d'observation, il vit fuir ses compagnons à une vitesse désordonnée. Il ne fut pas lent à se glisser à terre et à prendre lui-même le chemin des habitations. Arrivant à la maison en vrai cyclone, au lieu de faire jouer le loquet, il se rua de tout son poids dans la porte, qui céda avec fracas sous cette furieuse poussée, et alla s'abattre sur un lit. Il avait la pâleur d'un cadavre, étant en effet demi-mort de frayeur. Il fut malade pendant quelques jours.

La bête à Fram n'était plus un mythe. Bien que personne n'eût rien vu, elle était entrée désormais dans le domaine de la réalité, avec quatre bons témoins pour soutenir son existence. S'ils différaient dans les expressions lorsqu'on les interrogeait séparément, leurs témoignages étaient en parfait accord quant au fond, qui se résumait en ceci : les cris entendus étaient quelque chose d'inouï, la parole humaine était impuissante à rendre compte de l'étrangeté de ces sons, l'impression d'épouvante qui s'en dégageait, dépassait en horreur tout ce que l'imagination la plus féconde pût jamais concevoir. Les trois nouveaux témoins ne gouaillèrent plus Fram sur sa facilité à s'apeurer, mais rendirent hommage à sa bravoure, pour avoir affronté ces cris horribles une seconde fois, déclarant qu'eux ne consentiraient à aucun prix à les entendre de nouveau.

L'événement causa grand émoi et les commentaires allèrent leur train. Quelle pouvait donc être la cause de ces cris ? Nombreuses furent les hypothèses, que nous réduisons aux trois principales. Il y avait encore, dans ce bon vieux temps, bien des gens enclins à croire au merveilleux et aux causes extra-naturelles. Ceux-ci se divisèrent en deux camps. Les uns émirent l'opinion qu'il devait y avoir à l'endroit des cris un trésor enfoui par des marins, lors d'un naufrage ou d'une rencontre avec un vaisseau ennemi. Que la garde du précieux dépôt avait été commis, soit à un de ces génies appelés gnomes, reconnus bons gardiens de trésors, soit à l'âme d'un marin qui avait péri ou qui avait été immolé dans ce but. Que ce gardien s'acquittait de sa mission en faisant, à l'approche des mortels, des cris assez effrayants pour les éloigner à jamais de ce lieu. Ceux de l'autre camp opinèrent pour une sépulture. (Il y avait en effet, quelques sépultures

de marins sur la côte de l'île.) Selon eux, c'était l'âme du mort qui faisait tout ce tapage, pour empêcher les vivants de violer son repos. Ces deux hypothèses, trésor ou sépulture, avaient de nombreux adhérents, et chaque camp appuyait la sienne du fait que des caractères indéchiffrables, mais de main d'homme, avait été remarqués sur l'écorce d'un arbre des environs, particularité qui pouvait s'appliquer à l'une aussi bien qu'à l'autre. Les gens positifs, qui cherchent d'abord les causes naturelles, avaient aussi leur hypothèse. Ils soutenaient que ces prétendus cris devaient provenir du frottement de quelques arbres, disposés de façon à produire un bruit étourdissant, lorsqu'ils étaient balancés par le vent. Nous partageons cette opinion, qui nous paraît la seule plausible, de toutes celles qui furent émises en l'occurrence.

Quelques autres personnes ouïrent ensuite ce bruit en différents temps, notamment Félix Levesque, qui l'entendit, un soir qu'il revenait de veiller chez les Caron, par le sentier du bord de la Côte. Félix, qui se destinait à naviguer sur le Saint-Laurent, l'Océan, l'Amazone et les Grands Lacs, etc., devait à sa dignité de futur marin de tous climats, de ne pas avouer sa frayeur. Il admit cependant " que ce n'était pas une petite affaire et que la musique n'avait rien d'amusant ".

D'ailleurs ces bruits n'avaient pas toujours la même intensité, ce qui fit croire à plusieurs que la bête avait des accents plus bénins pour ceux qui l'approchaient accidentellement que pour ceux qui avaient l'audace d'aller la provoquer dans son repaire. Ces modulations étaient dues sans doute aux variations de violence ou de direction du vent.

Le défrichement de l'endroit débarrassa enfin l'île de ces bruits terrifiants. Il faut croire que les bûcherons qui mirent la cognée aux arbres de ce lieu d'horreur, eurent la chance de choisir un jour de calme ou de vent propice, puisqu'on ne rapporte aucune panique ou incident, au sujet de cet abattage, qui passa inaperçu. La bête à Fram avait vécu. Elle n'en continua pas moins pendant longtemps d'alimenter les conversations. On se la racontait le soir à la veillée, et les enfants, blottis dans les jupes maternelles, tremblants de peur, les yeux rivés aux lèvres du narrateur, ne perdaient pas une parole ni un geste. Oh ! que c'était intéressant !

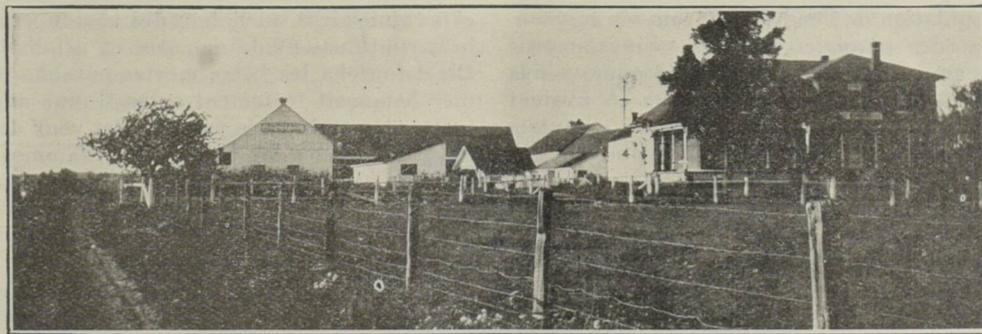
Ils nous souvient qu'un jour, au retour de l'école, nous trouvâmes mon père en tête-à-tête avec un étranger de bonnes manières, un Français voyageant à pied, qui était

entré boire et se reposer. Ce n'était pas une rareté alors, les chemineaux bien mis, quand il n'y avait pas de chemin de fer en bas de Québec et que les seules voies de communication étaient le fleuve et le *chemin du roi*. A cette époque, les honnêtes gens pouvaient encore déambuler par les grands chemins sans se déprécier. Il ne manquait pas de médecins, de notaires, d'huissiers franchissant à pied d'assez longues distances, pour atteindre l'endroit où il leur fallait instruire. La marche était alors une gloire. Pourquoi faut-il, hélas ! que l'on ait permis au cruel tyran qu'on appelle " la mode ", d'en faire une honte, que les plus ingambes même n'osent braver, se privant ainsi d'un exercice aussi sain qu'agréable ?

Mais revenons à l'étranger en conversation avec mon père. Nous écoutâmes. Il se faisait conter la bête à Fram et paraissait y prendre un intérêt extrême. Il était comme suspendu aux lèvres de mon père, accentuant ses impressions de monosyllabes interjectifs, de mouvements de tête, de gestes d'étonnement. Il questionna sur certains détails qu'il se fit répéter plusieurs fois, puis demanda s'il était facile de se rendre sur les lieux. " Rien de plus facile," lui répond mon père. Il n'y a qu'à descendre la route des Vases, une marche d'une demi-lieue, faire ensuite en canot une autre demi-lieue de traverse pour atteindre l'île, puis mettre pied à terre chez mon beau-frère, Daniel Fraser, dont la demeure n'est qu'à quelques perches de ce qui fut le domaine de la bête." " Courons-y, dit le Français, partons vite, venez-vous ? " — " Je le veux bien, mais l'endroit est maintenant défriché et les bruits ont cessé avec la disparition de la forêt." Il fut extrêmement désappointé, car il se promettait un voyage d'émotion intense. Il nous quitta en disant qu'il n'avait entendu de sa vie, rien d'aussi intéressant que cette histoire.

De nos jours on ne parle plus guère de la bête à Fram, même dans l'île. C'est pour l'empêcher de tomber dans l'oubli que j'ai résolu d'en écrire. Il peut y avoir différentes opinions sur l'opportunité de conserver des événements de cette nature ; la nôtre est que ces étranges bruits, quelles qu'en fussent les causes, ont produit trop d'émoi et occupé trop longtemps les esprits, pour ne pas appartenir à l'histoire.

Théophile BEAULIEU,  
(Malcolm.)



Paysage et scène du terroir.— Ferme de M. Théophile Reid, à Ormstown, Châteauguay.  
Cette gravure représente la "Ferme de Salaberry".

## LÉGENDE DE LA RIVIÈRE OUELLE



(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

POINTE-AUX-ORIGNAUX, telle est la désignation d'un endroit faisant partie de la paroisse de la Rivière-Ouelle où se place le récit d'une légendaire "pêche à la baleine" qui ne fut sans doute qu'une capture de marsouins. Il appert, en effet, dans un vieux parchemin que "ce poisson capricieux et imprudent est si nombreux sur ces rives qu'on le prend parfois par centaines."

Cela faisait donc une proie très profitable et pour la mieux exploiter, un certain groupe de pêcheurs s'arrangeait pour agir de nuit et ne pas mettre la population au courant des bénéfices importants qu'ils y trouvaient. Or, il arriva un jour de Saint-Jean-Baptiste, "o fête glorieuse" comme a dit le poète, où les villageois se rassemblèrent, le soir, autour d'un feu de la Saint-Jean gigantesque, et dont les reflets durent être aperçus bien loin sur le fleuve. Autour du feu, "sur la verte fougère", on organisa des danses venues de l'ancien temps et des vieux pays, et la réjouissance fut grande. Il faut dire aussi que la population de l'endroit se trouvait augmentée des bonnes gens des paroisses voisines venues, moitié pour la célébration annuelle du 24 juin, moitié pour voir la belle pêche de marsouins réalisée la veille. Ils en avaient entendu parler, sans doute, par les "quêteux" et autres moyens de transmettre promptement les grandes nouvelles.

Faut-il le dire, il y avait un peu de "Jamaïque" dans l'air, ainsi que d'un petit vin de cassis pour les dames, et selon le dicton en pareil cas "tout le monde était riche" et plein d'entrain. Les violoneux étaient de la partie, bien entendu, et sous leur archet agile retentissaient *La claire fontaine, la belle Françoise. Au près de ma blonde, le Bal chez Boulé*, et mainte gigue écossaise qu'on dansait avec la souplesse et la précision qu'elles exigent. Le temps était beau, les étoiles souriaient en se reflétant dans les yeux des jeunes filles, bref une bonne partie de la nuit y passa, ainsi que le tonneau

de "Jamaïque"... Déjà la lune allait disparaître, les chandelles pleuraient leur dernière larme et les étoiles ne regardaient plus que d'un œil affaibli...

Quant à ce que valait la musique à ce moment-là, nous aimons mieux n'en pas parler. Du reste, elle s'éteignit complètement, car soudain un phénomène étrange se produisit qui jeta l'effroi dans tous les cœurs. Des fantômes flottants, vêtus de couleurs vives mais surtout de jaune et de rouge, parurent au milieu des groupes effrayés; des mains crochues et ondoyantes s'élevèrent, approchèrent, menacèrent; on se reculait et l'on s'enfuyait en vain devant elles, qui vous rattrapèrent toujours de leur silencieuse et persévérante menace.

Ce furent les pêcheurs qui eurent l'idée de fuir sur les eaux dans leurs embarcations, et les paysans les suivirent. En arrivant au fleuve on constata que la marée était venue et que les carcasses des marsouins tués la veille flottaient et s'emmêlaient au milieu des chaloupes. Pourtant, les ombres continuaient de menacer et il fallait quitter le rivage. On enfourcha les bêtes mortes autant que les canots, et la mer balançait fortement cette troupe affolée. Comme pour mettre le comble à la panique, les yeux des marsouins s'allumèrent comme des phares, des flammes semblèrent sortir de leurs naseaux, et un sillage de feu les suivait sur les eaux. De frayeur beaucoup se jetèrent à l'eau et furent sauvés difficilement, tandis que le flot emportait au large toute la belle pêche de la veille.

Les gens de Saint-Denis et de Kamouraska retournèrent chez eux dans leurs "quat'roues" en jurant qu'ils ne reviendraient plus à la pêche aux baleines; et longtemps la Pointe-aux-Orignaux eut aussi mauvaise réputation que la cage de la Corriveau elle-même, aux Quatre-Chemins de Saint Joseph de Lévis.

R. C.

# LES CACHOTS D'HALDIMAND

Roman par Jean Féron. Edition Edouard Garand, Montréal, 1925.

Le tournant de notre histoire qu'est la révolution américaine de 1775-1783 a offert à Jean Féron le sujet d'une intrigue passionnante. C'est un roman d'aventure qui présente un intérêt soutenu. Comme dans l'*Aveugle de Saint-Eustache* et la *Besace d'amour*, Jean Féron a trouvé dans les annales de notre passé de nombreux récits qu'il enfante avec succès et à travers lesquels il peint parfois fermement des croquis de mœurs et des faits qui sont bien de l'histoire.

Nous avons comparé ce prolifique auteur à Alexandre Dumas père ; c'est qu'il en a en effet les qualités. Ce que nous avons lu de lui depuis que les Éditions Edouard Garand se sont donné la mission de faire connaître ses ouvrages, lui a gagné les sympathies d'une foule considérable qui lit. Par l'action dramatique, le naturel du dialogue et la bonne morale, nous en augurons que Jean Féron resterait parmi les meilleurs apôtres du beau et de la vérité, consciencieux de la forme et du fond. Son avant-dernier paru, *les Cachots d'Haldimand*, contient des erreurs et des contre-sens historiques regrettables qui sont destinés à semer de fausses idées chez les lecteurs ignorants qui feront de l'histoire vraie avec ce pseudo-historique.

L'administration du gouverneur Haldimand ne fut pas un règne de terreur, comme on s'est plu à l'écrire à la suite de Garneau et à une époque où la vérité n'était pas encore dite. Haldimand lui-même ne fut pas un tyran, mais l'un de nos meilleurs gouverneurs. MM. Benjamin Sulte et Francis-J. Audet ont publié sur ce personnage des études théoriques approfondies, que la découverte récente de la correspondance de Haldimand a inspirées.

Écrivant l'histoire de 1775 à 1783, Garneau puisa à une seule source : le livre de Ducalvet. Or, ce personnage était annexionniste et ses écrits sont faux. Ducalvet s'était associé aux Américains dès 1775 pour fournir les approvisionnements dont auraient besoin les troupes insurrectionnelles et ce commerce clandestin dura jusqu'en 1787, alors que nous arriva Haldimand comme gouverneur. Ducalvet, Laterrière, Cazeau et plusieurs autres conspirateurs furent arrêtés et mis en prison. Leurs papiers compromettants sont aujourd'hui aux Archives d'Ottawa. Tous furent relâchés lorsque les hostilités cessèrent.

Ducalvet passa en Angleterre en 1783 pour se défendre de ce qu'il appelait une injustice et il faisait en même temps des démarches auprès du Congrès américain pour se faire payer ses fournitures. C'était un drôle de pistolet, un agitateur dont le jeu était connu des autorités britanniques. C'est alors qu'il publia son *Appel à la justice*, un livre rempli de haines, de mensonges et d'injures, mais où se rencontrent néanmoins de sages avis en ce qui concerne le roulement de l'administration canadienne. Il ne fut pas écouté, s'entend bien. Il aurait pu être envoyé à l'échafaud sans procès, dit M. Sulte ; Haldimand se contenta de le coffrer.

Les emprisonnements en masse dont on accuse Haldimand se bornent à une quarantaine d'arrestations, celles des traîtres. La question des corvées, de la violation du droit des gens et de la malle sont aujourd'hui expliquées. La correspondance de Haldimand nous le montre comme un gouverneur juste et honnête. Il a administré le pays à une époque des plus troublées de notre histoire et on ne doit pas lui reprocher d'avoir agi quelquefois trop militairement. Le rôle odieux de Ducalvet, quand on connaît les dessous de l'affaire, fait ressortir les deux faces de l'histoire.

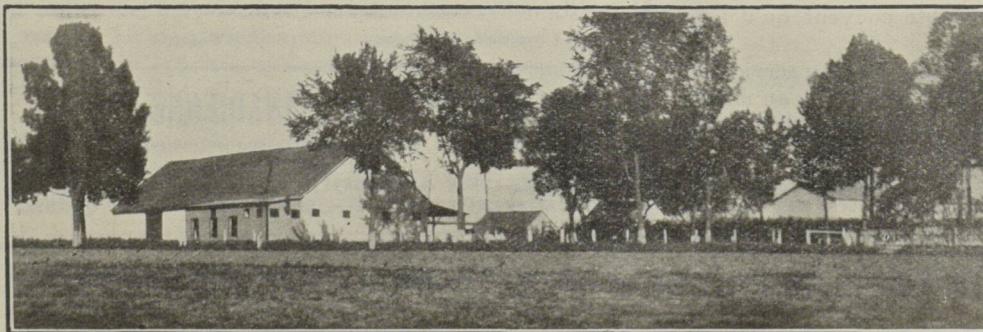
Ducalvet, d'après une lettre de Roubaud à Haldimand, s'était embarqué à New-York pour Londres, le 15 mars 1876, à bord d'un bâtiment nommé le *Shelburne*, qui fut pris par les Espagnols et qui est supposé avoir péri en mer avec tout son équipage dans une violente tempête ; Ducalvet ne disparut pas de la scène publique en revenant au Canada, comme le dit Jean Féron.

*Les Cachots d'Haldimand* sont loin d'être de l'histoire. Nous le signalons avec regret, car Jean Féron mérite nos plus vifs éloges pour tout ce qu'il a fait jusqu'ici. C'est un de nos meilleurs romanciers, de ceux qui parviendront à la célébrité. Il est vrai que le roman ne demande pas autant d'exactitude que l'histoire ; on peut se permettre des licences pour l'arrangement du récit et créer des personnages fictifs. Mais nous ne croyons pas qu'il soit permis de dénaturer les faits et de réhabiliter des traîtres au préjudice du bon sens, dans un pays où les questions de races sont si tendues. Tout ce malentendu est la faute de Garneau, sur qui Jean Féron s'est documenté. Au temps où Garneau écrivait son *Histoire du Canada*, il n'avait pas pour se guider les matériaux que nos historiens possèdent aujourd'hui.

Dans une savante étude qui vient de paraître, M. Gustave Lanctôt, archiviste français à Ottawa, étudiant à la loupe l'œuvre de Garneau, lui reproche entre autres choses d'avoir particulièrement méconnu le caractère de Montcalm, d'avoir répété la légende de Latour, d'avoir cru aux contes des prisonniers entassés par centaines dans les cachots d'Haldimand, d'avoir méjugé l'esprit du règne militaire et la situation des Canadiens en 1760, et d'avoir condamné mal à propos la constitution de 1791. Garneau n'a donc pas pu se garder des erreurs de ses devanciers.

Le besoin se fait plus que jamais sentir d'une nouvelle édition de Garneau où l'éditeur devrait faire lui-même œuvre d'érudit, de savant. Que le texte original soit mis à la mode des récentes découvertes historiques. Il ne s'agit plus d'imprimer intégralement, mais de corriger une édition définitive qui sera en tout point éducatrice fidèle. Les cinq éditions parues de l'*Histoire du Canada* de Garneau contiennent trop d'erreurs qui perpétuent des légendes, des fausses notions et des injustices dans la mémoire d'une génération qui a pourtant raison de vouloir s'éclairer.

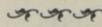
Gérard MALCHELOSSE.



PAYSAGE ET SCÈNE  
DU TERROIR

Bâtisses de ferme de M. Elzéar Lafortune, L'Assomption.

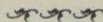
## M. l'abbé Elzéar Dionne



A titre d'hommage à un ancien professeur, l'un des premiers avec qui, tout jeune écolier, je vins en contact, et à un gentilhomme dont la fidèle amitié me fut toujours réconfortante, je crois de mon devoir de reproduire ce que vient de publier, sous la signature de M. l'abbé A. Têtu, l'*Annuaire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, pour l'année académique 1925-1926 à la mémoire de M. l'abbé Elzéar Dionne, curé de la Pointe-aux-Trembles, décédé au mois d'avril dernier.

Sa disparition ne saurait altérer l'excellent souvenir que je gardais de lui.

Georges MORISSET.



La mort vient de faire une nouvelle victime dans les rangs du clergé de Québec : elle nous ravit, cette fois, d'une manière soudaine l'abbé, Elzéar Dionne, curé de la Pointe-aux-Trembles. Cette mort subite n'était pas complètement imprévue ; quelques-uns de ses intimes la redoutaient et lui-même, à certains indices, laissait voir qu'il se sentait menacé.

Tout de même, quel émoi, à Neuville, quand, au matin du 24 avril, alors qu'un grand nombre de paroissiens se trouvaient réunis à l'église, pour des funérailles, on apprit que le curé, qui devait les présider, avait lui-même rendu son âme à Dieu ! Quel deuil aussi, et quels regrets dans toutes les familles, car le bon Monsieur Dionne avait su gagner l'estime et l'affection de tous ses paroissiens.

Il était né à Saint-Anne-de-la-Pocatière, le 8 décembre 1866, de Joseph Dionne et de Marie-Lucie Lagacé. Il fit tout naturellement ses études classiques au collège de sa paroisse natale. Doué de bons talents, il sut, sans trop d'efforts, conquérir son diplôme de bachelier. En 1888, il entra au grand séminaire, et le 26 mai 1892, il recevait l'onction sacerdotale, des mains de Mgr A.-A. Blais, dans la basilique de Québec. Après avoir été professeur au collège de Sainte-Anne, assistant-procureur, pendant cinq ans, il passa une année au vicariat de Saint-Georges de Beauce. En 1899, il revenait à son Alma Mater, pour y occuper la charge importante de procureur. C'est là qu'il fit preuve de son habileté en affaires et de son esprit progressif.

Le nombre des élèves augmentait, il fallait leur donner un local plus vaste ; mais les ressources du collège étaient bien limitées. Malgré tout, M. Dionne se mit courageusement à l'œuvre et entreprit la construction d'une nouvelle aile, connue sous le nom de Saint-Antoine, et qui abrita les élèves du cours classique jusqu'à l'incendie du 15 décembre 1920. Il installait en même temps le chauffage central dans toute la maison, et remplaçait l'éclairage au pétrole par la lumière étincelante de l'acétylène.

Mais il ne suffit pas d'agrandir et d'améliorer une maison, il faut encore pourvoir aux besoins du service ménager. C'est alors que M. Dionne réalisa un progrès depuis longtemps désiré, en appelant au collège les Sœurs de la Sainte-Famille, et en les installant dans un confortable couvent qu'il leur avait préparé (1905).

En 1909, après s'être dépensé généreusement au service du collège, pendant près de vingt ans, dont dix passés au milieu des soucis et du tracassé de la procure, il demanda à Mgr l'Archevêque un poste dans le ministère paroissial.

Pour reconnaître les précieux services qu'il avait jusque-là rendus au diocèse, en se dévouant à la prospérité d'une maison qu'on regarde à bon droit comme une pépinière de prêtres.

# Holt, Renfrew & Co.

Limited

**FOURREURS**

Dont la réputation est bien établie pour leur probité et la valeur de ses marchandises, depuis 87 ans dans le même établissement.

**MANTEAUX DE FOURRURE  
PALETOTS POUR HOMMES  
Vêtements de Sport - Merceries**

**Charles HUOT**

ARTISTE-PEINTRE

Travaux d'église, portraits, restauration de tableaux.

BERGERVILLE, QUÉBEC

:-:

Tél. 2-6975 s. 23

Eug. LECLERC, Président et gérant. J.-Alf. COOK, Sec.-trésorier.

**Eug. LECLERC, Ltée**

ASSURANCES : FEU, VIE, VOL, ACCIDENTS, Etc.

81, St-PIERRE

Tél. 2-8426 — Le soir 6713

QUÉBEC

Tél. 2-4600

**Armand LaVERGNE**

AVOCAT

111, Côte de la Montagne,

QUEBEC.

Ls-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A

**MORIN, BARRY & COTÉ**

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation, Organisation, Direction

71, St-Pierre — QUEBEC Édifice Banque Canadienne Nationale

LISEZ

**“LE TERROIR”**

LE MAGAZINE CANADIEN-FRANÇAIS

**BÉDARD & BÉLANGER**

SYNDICS AUTORISÉS, COMPTABLES,

AUDITEURS ET LIQUIDATEURS DE FAILLITES

J.-E. Bédard, L.I.C., C.P.A.

Téléphone 2-2567

Oct. Bélanger, L.I.C., C.R.A.

Téléphone 2-2992

101, ST-PIERRE

Téléphone 2-1412

QUÉBEC

Tél. Bureau : 2-3778

Résidence 2-4480-w

**S.-Edouard GAGNON, C.G.A., L.A.**

Comptable Licencié, - Syndic en matière de Faillite.

Spécialité : organisation de Compagnies à Fonds Social.

147, Côte de la Montagne

(Edifice Bossé)

QUEBEC

**GALVANOPLASTIE CANADIENNE, Limitée**

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuifrage, Galvanisation, Bronzage  
Soudure.

CHRETIEN & GABOURY, Horlogers et Bijoutiers

377, St-JEAN

Téléphone 2-3759

QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Mgr Bégin confia à ses soins l'ancienne et belle paroisse de la Pointe-aux-Trembles. Il venait ajouter son nom à la liste de ses nombreux curés, parmi lesquels on avait compté un évêque et plusieurs hommes remarquables. Il était digne de prendre rang à leur suite.

L'héritage qu'il recueillait, il fallait le conserver : M. Dionne n'y manqua pas, il savait en apprécier la valeur ; il se garda bien de rien détruire, mais il voulut améliorer. Bientôt, il répara heureusement l'antique maison curiale, sut l'embellir et la rendre plus confortable, sans lui enlever son caractère. Il réussit, avec l'aide de paroissiens, amis comme lui du progrès, à doter la paroisse d'un service d'aqueduc et d'éclairage perfectionné.

Depuis plus de deux cents ans, les jeunes filles de Neuville recevaient une excellente formation des Enfants de Marguerite Bourgeoys, M. Dionne voulut que leurs jeunes frères ne fussent pas moins bien partagés, et il leur donna pour maîtres les Frères de l'Instruction chrétienne, qui, depuis 1923, poursuivent, dans la paroisse, leur œuvre bienfaisante.

Restait la vénérable église qui, à son tour, demandait qu'on réparât les outrages que les ans ne lui avaient pas épargnés. Le zélé curé lui consacra ses soins : il lui donna un nouveau portail et fit subir à l'intérieur une restauration intelligente, qui l'a rajeunie et rendue plus belle que jamais.

Et tous ces travaux se sont accomplis avec une entente parfaite entre le curé et ses paroissiens. Si ces derniers sont de bons catholiques et des gens intelligents, il faut dire aussi que leur pasteur était passé maître dans l'art de conduire les hommes : dans la carrière diplomatique, il aurait fait sa marque.

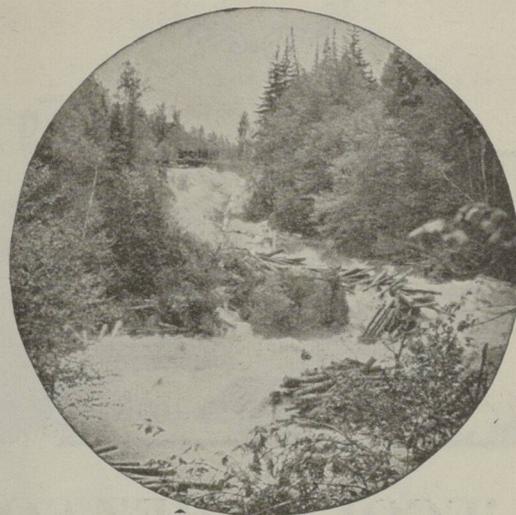
Il laissera, nous le pensons, un souvenir qui ne s'effacera pas de si tôt, dans sa chère paroisse qu'il aimait tant. Il se plaisait à rappeler son antiquité et les événements historiques dont elle a été le théâtre ou le témoin. Il l'aimait à cause de son site enchanteur et surtout à cause de l'esprit traditionnel et chrétien de ses habitants.

M. Dionne était l'homme aimable, dont parle la Sainte Écriture, qui se rend cher à tous ceux qui le fréquentent. C'était un cœur d'or, le meilleur et le plus fidèle des amis. Avec quelle cordialité et quel bonheur il accueillait ses hôtes ! Comme il jouissait de la présence de ses confrères ! Car habitué, pendant ses nombreuses années de collège, à la vie de communauté, il souffrit toujours un peu de l'isolement relatif qui est le lot d'un curé de campagne. On raconte de lui maintes histoires amusantes : c'était un mystificateur redoutable, qu'il n'était pas facile de payer de sa monnaie. C'est au moment où il aurait pu jouir de ses travaux, à peine au seuil de la vieillesse, que le bon Dieu l'a rappelé à lui, pour le récompenser, plus tôt qu'on ne s'y attendait, de tout ce qu'il avait fait pour sa gloire, pendant les trente-quatre années de son sacerdoce.

M. l'abbé Lebon terminait l'oraison funèbre du cher disparu par ces paroles que nous voulons reproduire en les faisant nôtres.

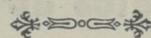
« Telle a été l'œuvre qu'a accomplie M. l'abbé Dionne : œuvre collégiale à Sainte-Anne ; œuvre paroissiale à Neuville. Elle l'accompagne maintenant au jugement de Dieu, et assure désormais parmi nous la survivance de son souvenir. Mais en retour de ses bienfaits, il est une recommandation qu'il nous adresse du fond de sa tombe : ne pas l'oublier dans nos prières. La mort est toujours si terrible chose ! Et si la mort subite est parfois une grâce, comment ne pas reconnaître que souvent elle nous prive de bien des grâces ? Il faut alors que la prière des amis rachète ce que le temps n'a pu faire... Nous prions donc, tous ensemble, pour le pasteur si prématurément ravi à notre affection, afin que Dieu lui donne au plus tôt le repos et la lumière éternelle. »

A. TETU, ptre.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,  
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*  
(BOILEAU)

## ECOLE DES Beaux-Arts



**Jeunes gens, voulez-vous étudier**

*Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-*

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant : les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter  
et briller dans la société, L'avenir  
est aux jeunes qui travaillent,*

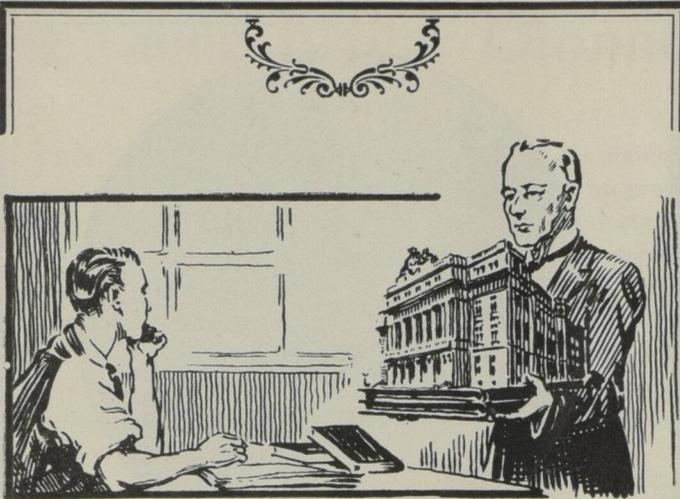


S'adresser, pour autres renseignements, au

**Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts**

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**



## “L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours  
du jour et du soir.

## L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

### Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés  
du commerce, de l'industrie et de la finance, qui  
désirez améliorer votre sort, augmentez votre com-  
pétence professionnelle en suivant ces cours! -:- :-

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne  
droit sans aucune obligation de votre part  
à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales  
de Montréal  
Coin Viger et St-Hubert  
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure “L'ECOLE  
CHEZ-SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation  
de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité       Economie politique  
 Langue anglaise       Le français commercial  
 L'Anglais Commercial       Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

Adresse.....  
A-60

## “UN HÉRITAGE A RECUEILLIR”

M. l'abbé Donat Lavallée, prêtre du diocèse de Nicolet, vient d'écrire et de publier un livre de famille, qui est un hommage touchant de piété filiale, à la mémoire de son vénéré père, M. Louis Lavallée.

Né en 1853 et mort en 1925, cet éminent citoyen a laissé un double héritage à ses enfants et à ses compatriotes : son esprit chrétien et son amour du sol.

Dévoué, par sa naissance et par l'exemple paternel, aux nobles tâches de l'agriculture, Louis Lavallée ne tarda pas à révéler ses qualités et aptitudes, qui en feront l'un des plus beaux modèles de nos cultivateurs de marque. Son esprit d'initiative et sa puissante énergie en ont fait le pionnier de l'une des plus belles régions agricoles de cette province. Ceux qui visitent la paroisse de Saint-Guillaume, dans le comté d'Yamaska, trouveront dans le rang de Saint-Prime les traces de l'action pratique de cet agriculteur de mérite.

Mais, ce n'est pas seulement dans ce rayon paroissial que M. Lavallée a dévoué ses talents et son fructueux apostolat. C'est à travers toute la province agricole de Québec, comme juge, inspecteur et missionnaire officiel, comme président du Conseil d'Agriculture et gérant de la Coopérative des Semences, qu'il exerça son dévouement au progrès de la profession agronomique et de la pratique culturale.

Car, M. Louis Lavallée appartenait à ce groupe des grands apôtres du terroir, Amédée Marsan, Edouard Barnard, Jean-Charles Chapais, O.-E. Dallaire, Nemèse Garneau, et le Dr Grignon, à qui nous devons les progrès définitifs de notre agriculture au début du présent siècle. Si l'on a compris partout que l'exploitation du sol et de la ferme ne porte pleins profits que par l'application de méthodes rationnelles et éprouvées, c'est grâce aux convictions semées par la parole, l'exemple et les écrits de ces premiers apôtres ruraux. Si quelque succès peut couronner le travail des agronomes d'aujourd'hui, de ceux qu'un véritable esprit d'apostolat anime, c'est qu'ils trouvent devant eux un terrain déjà préparé par de courageux devanciers.

Et M. Louis Lavallée, pour un, n'a goûté les joies du succès dans ses œuvres publiques que par suite des succès dans la pratique privée. Homme d'ordre, doué d'un jugement inébranlable et d'une ferme patience, il a fait pour lui et pour les siens œuvre de maître autorisé et de guide éclairé. Aussi reconnaît-on aujourd'hui les bienfaits de son influence, comme père d'une grande descendance, comme citoyen d'une région prospère et comme ouvrier émérite d'une grande œuvre sociale et économique : le progrès agricole.

Nous qui avons connu intimement le père et le fils, nous savons combien cet hommage filial est juste et mérité et nous souhaitons que le noble geste soit connu et trouve des imitateurs.

Alphonse DÉSILETS.

UN GUIDE.— Les livres sont le guide de la jeunesse et un plaisir pour tous. Ils charment notre solitude et nous empêchent d'être un fardeau pour nous-mêmes. Ils nous aident à oublier la méchanceté des hommes et des choses ; ils calment nos nerfs et nos passions ; ils endorment nos désappointements.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

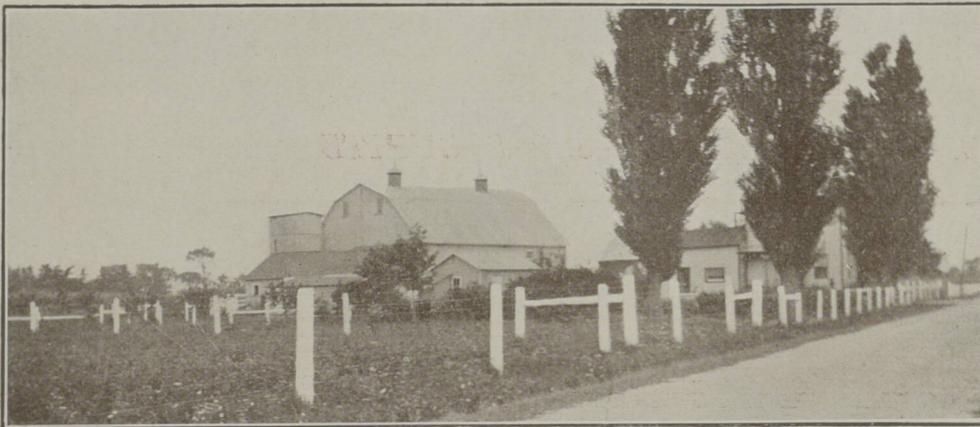


**MEILLEURS PRIX ACCORDÉS SUR:**

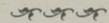
Ciment, Dynamite, Clous, Vitres, Vernis, Blanc de Plomb,  
Huiles, Peintures, Serrureries, Tôles galvanisées et  
noires, Tôles ondulées, Couvertures en caoutchouc  
Fournitures de moulin,  
Articles de Sport, Chasse et Pêche.

**SAMSON & FILION, LIMITÉE**

343-345, rue St-Paul, - QUEBEC.  
(Vis-à-vis la gare du Palais)



**PAYSAGE ET SCENE  
DU TERROIR**



Bâtisses de ferme de M. J. O.  
Stewart, à Howick, Châteauguay.



GERMAIN  
**LEPINE**

LIMITEE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET  
DIRECTEURS DE  
FUNÉRAILLES



Chambre mortuaire à la  
disposition des familles.



AMBULANCE MODERNE  
Service d'automobile  
privée.



Service de jour et de nuit:  
TELEPHONE 2-2119-j



283 SAINT-VALLIER  
QUEBEC.

**DR ED. SAMSON**

CHIRURGIEN ORTHOPEDISTE

Spécialité: Chirurgie osseuse, fractures, luxations, toutes  
difformités provenant de naissance, de paralysie infantile,  
rachitisme, etc.

HEURES DE CONSULTATION: 2 à 4 P. M. TEL. 2-1291

BUREAU; 52, ST-LOUIS - QUEBEC



**TAXIS ROUGES**  
**TÉL. 2-1515**

FONDÉE EN 1872

**O. Chalifour Inc.**

Bois et Menuiserie de Qualité

126. rue Prince-Edouard, - - QUÉBEC.

**LE LAIT PUR**

de saveur douce et agréable,  
est le bien des enfants,  
pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ**

Protégez votre famille et tous  
ceux qui vous sont chers en de-  
mandant toujours la marque

**FRONTENAC**

LAIT, CREME, BEURRE,  
CREME GLACEE

**La Laiterie Frontenac**  
Limitée

Fournisseurs de la Goutte de  
Lait et du Château Frontenac.

142, de l'Eglise, QUEBEC.  
Tél. 2-5232

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, [O.D., 109 St-Jean, Québec.

# CRÉDIT CANADA

LIMITÉE

## LA CLEF DU SUCCÈS

Avez-vous déjà songé que \$100.00 placées tous les mois à 6% vous donneront en 10 ans la

**JOLIE SOMME D'ENVIRON \$24.000.00?**

La spéculation ne peut assurément promettre la fortune sur une base aussi solide. Vous pouvez atteindre cet idéal en vous prévalant de notre NOUVEAU SYSTÈME BANCAIRE de LIVRETS-OBLIGATIONS sur des valeurs de l'Etat, de compagnies d'utilités publiques ou industrielles de tout premier choix.

Vos ECONOMIES sont votre SAUVEGARDE. Confiez-les à une institution qui n'opère que sur des bases solides et qui compte à son crédit des oeuvres qui inspirent la

**PRUDENCE, la SAGESSE et la SECURITE.**

Succursale à Québec: 88, rue St-Pierre. - Tél. 2-1914

# À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE  
FER  
NATIONAL  
DU  
CANADA

## LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. (Heure solaire) en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-colons et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

CANADIEN NATIONAL